L'écrivain et metteur en scène franco-colombien Hugo Noël Santander Ferreira est né à Bucaramanga, en Colombie, en 1968. Il a publié 8 pièces de théâtre, 5 romans, 2 poèmes, 1 livre académique, 3 volumes d'essais et 3 recueils de nouvelles. Professeur d'écriture créative et de théâtre en Inde, au Portugal, au Royaume-Uni, aux États-Unis, au Kirghizistan, au Mexique et en Colombie, Hugo vit actuellement à Bucaramanga, sa ville natale.

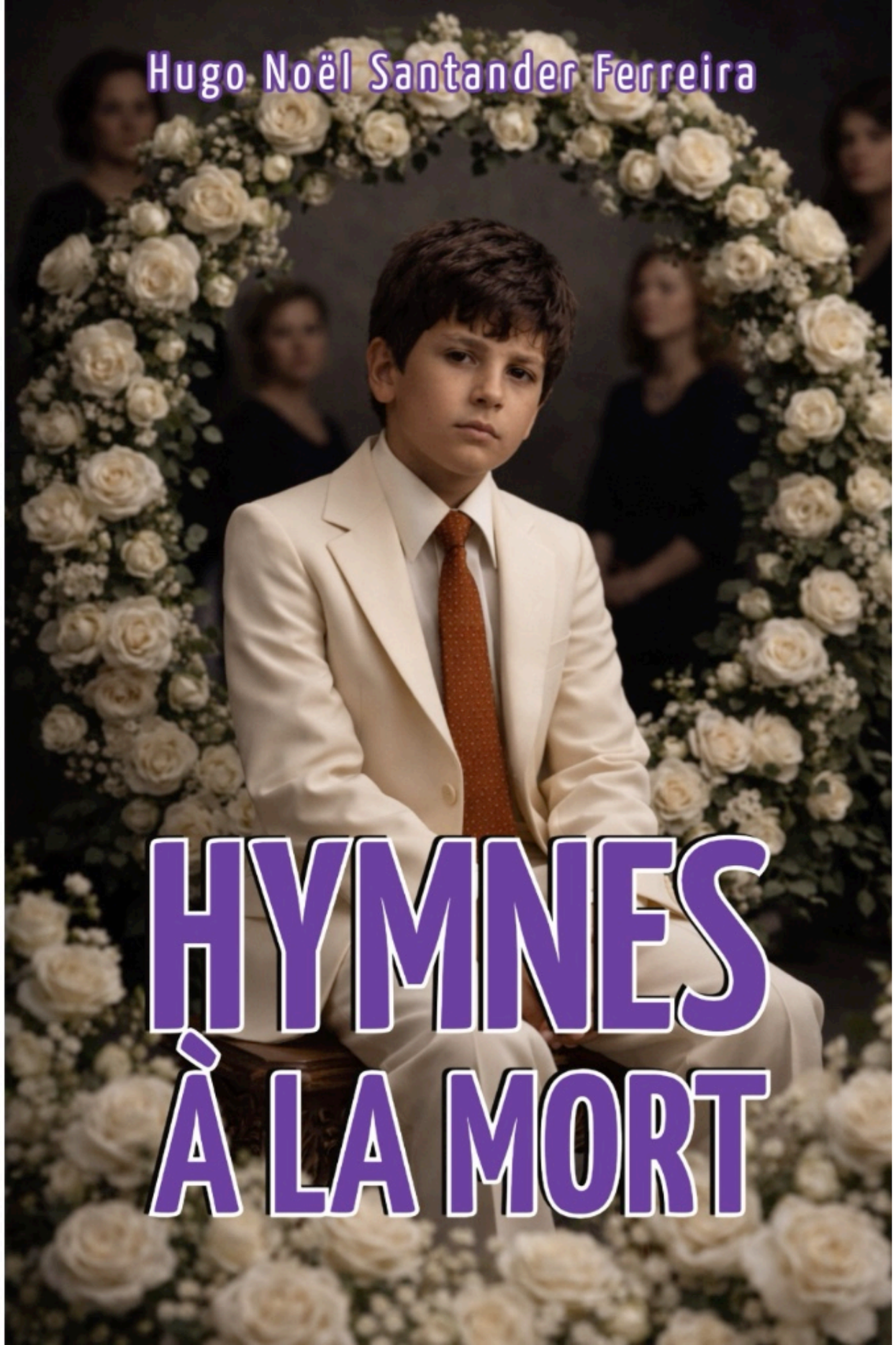
Personne ne périt jusqu'à ce que sa bien-aimée meure

" Hymnes à la mort " est un livre qui contient des expériences distillées et des réflexions d'une sensibilité profonde, exprimées dans un langage simple et émotionnel, qui montre la maturité d'un poète qui unit l'extrême sensualité à une spiritualité originale. Plus que " Hymnes à la mort ", ce recueil de poèmes devrait s'intituler " Hymnes à l'amour "

François Mestries

Hymnes à la Mort

Hugo Noël Santander Ferreira



Hugo Noël Santander Ferreira

Hymnes à la Mort

Poèmes

Santaley Publishing – Livre électronique et édition imprimée
Édition originale 2026
consultoriasstanley@gmail.com

Hugo Noël Santander Ferreira © 2026

Toute reproduction totale ou partielle de cette œuvre, ainsi que son utilisation sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation expresse et écrite de l'éditeur, à l'exception de brèves citations incluses dans des comptes rendus.

ISBN : 979-8-3993-1107-4
Conception de la couverture et de la quatrième de couverture
© Leyla Tobías de Santander
Mise en page du livre électronique et de l'édition imprimée : Leyla Tobías de Santander
Photographie : Hugo Noël Santander Ferreira
Imprimé et produit numériquement en Amérique

Tous droits réservés

À Yaneth Cristina Santander
(1977–1979)

Ensemble nous avons tissé la maison, le sentier,
le quartier pendant deux années qui s'en sont allées
pour demeurer à jamais, amour qui attend
dans les yeux que les tiens ont vus.

À dix ans, ma sœur souffrit
d'une gastro-entérite, perfide douleur ;
le feu de sa fièvre ne diminua pas,
et je fus éloigné de sa présence.

Je priai, accablé, durant son agonie
jusqu'à ce qu'à l'aube, sans souffle,
je sus que ma petite ne souffrait plus ;

le firmament s'effondra pour toujours,
mon cœur devint une ronce,
le soleil brûla toute semence.

Index

PROLOGUE DE FRANCIS MESTRIES 11
PRÉAMBULE DE L'AUTEUR 15

HYMNES À LA MORT 17

ROIS DU MONDE 19
HIVER ET PRINTEMPS DE 1997 22
SA MORT 25
PETITES MAINS POUR PALPITER 29
UNE MÊME OMBRE 31
ÉPITAPHE 33
ÉLOGE DE LA SAINTE MORT 35
CARMEN 38
ALIX 41
ZORAYDA 43
ULYSSE 45
FLAVIO 46
LE COLLÈGE SAN PEDRO CLAVER 48
LINA 50
PAROLES QUI DONNÈRENT LUMIÈRE ET CLARTÉ À MON ENFANCE 52
TU ES PARTIE, MON ANGE, DE MON CÔTÉ 54
À MA PETITE DE L'ÂME 56
SONGES 58
MÉTAL ÉTERNEL 60

SUR LES PLAGES GRECQUES 61

DIDON 65
GAÏA 66
DÉMÉTER 67
PERSÉPHONE 68
HERMIONE 70
APHRODITE 71
PALLAS 72
HÉRA 74
IPHIGÉNIE 75
ANDROMÈDE 76
ARACHNÉ 77
ANDROMAQUE 79
ANTIGONE 80
CLYTEMNESTRE 81

HÉLÈNE 82
ÉLECTRE 84
MÉDÉE 85
EURYDICE 86
PÉNÉLOPE 88
ION 89
DAPHNÉ 90
SAPPHO 91
CASSANDRE 93
ARIANE 94

LES VILLES QUI M'ONT BANNI 95

BUCARAMANGA 99
CARTAGENA 101
PALERMO 102
BOGOTÁ 103
PHILADELPHIE 104
NARBERTH 106
CHICAGO 107
PORTO 109
BOWDON 111
CORDOBA 112
WORLD TRADE CENTER 114
ALTRINCHAM 116
BISHKEK 117
LONDRES 119
ACAPULCO 122
PARIS 124
CHENNAI 126
HYDERABAD 128
FRANKFURT 129
QUERÉTARO 131
BACATÁ 133

PRIÈRES 135

GRATIA PLENA 139
DOMINUS TECUM 140
MAGELLAN 142
CONFESSION 143
ADONAÏ 144
EN TA MER 146
AU SUICIDA 147
PÉNITENCE 148

À JÉSUS 149
EFFORTS 151

LE HASARD ET LA BRUME 153

BLESSURES 157
YEUX 158
RÉPRIMANDES 159
INCERTITUDES 160
BARDES 162
CIVILISATION 164
ENNUI 165
LA PROMESSE 166
COÏNCIDENCES 167
ÉTÉS 168
ILLUSIONS 170

PROLOGUE DE FRANCIS MESTRIES

Le premier recueil de Hugo Santander, *Hymnes à la mort*, est une grande élégie à la mort de sa petite sœur alors qu'elle avait deux ans et lui dix, tragédie qui le laissa « orphelin » et qui transforma à jamais sa vie et sa vision du monde. C'est un deuil qui lui laissa longtemps une plaie ouverte dont la cicatrice brûle encore. C'est aussi un journal de voyage dans l'espace et le temps, car l'auteur est un exilé volontaire qui a parcouru le monde et vécu longtemps hors de son pays, la Colombie : Carthagène et la côte caraïbe, les pays européens (Angleterre, France), l'Asie, les États-Unis sont les scènes de ces errances; dans un temps qui s'étend des années soixante-dix, âge de son enfance et de sa perte fraternelle, jusqu'aux années 2000, dernières pérégrinations. La mort de sa sœur semble avoir été l'un des déclencheurs inconscients de ses vagabondages et de sa quête spirituelle. En effet, le recueil est aussi l'histoire d'un chemin vers la rencontre de Dieu et la communion avec le Christ et avec la Vierge.

Dans *Rois du Monde*, le poète parle de son amour pour sa sœur, de sa maladie soudaine et de sa mort. La mort de sa sœur fut la mort de l'enfant qu'il était, de ce paradis de l'enfance où il vivait heureux, en totale empathie avec sa sœur, qui était le rayon de soleil de la famille, et en harmonie avec l'univers :

Ton départ inattendu est mon départ
Où es-tu allée ?
Tes embrassements, tes réponses reviennent encore
Où, petite sœur, mon amie ?
Pourquoi es-tu venue, Cristina ?
Pour souffrir peut-être l'univers ?

Dans un autre poème, il raconte la maladie de sa sœur, son supplice médical à l'hôpital, et leur séparation, comme si on lui arrachait un morceau de son propre corps :

Nous avons vu son visage strié de serpents,
Des aiguilles blessant ses bras,
Des électrodes traversant ses bronches (…)
L'univers s'est tu, le soleil a surgi
Et elle, troublée, a laissé ses yeux rieurs

En effet, malgré les conjurations, les prières et les présages, les tisseuses de linceul achevèrent leur tâche.

La nuit tomba sur elle
et moi en elle, démuni
Chaque nuit me rapproche de ses bras

La nuit l'envahit et envahit tout l'univers du poète, et depuis lors la nuit est le lieu où elle lui rend visite, et où, avec la pluie, elle dessine des sourires et des papillons sur la fenêtre. Son amour perdurera au-delà de la mort de sa sœur, car l'Amour est plus durable que la vie et la mort, et permet à l'homme de transcender sa finitude pour atteindre l'éternité :

La vie passe; l'amour, lui, est pour toujours
Au-delà, ton innocence renaît à l'aube
Sur les rires gris et les nuits âcres

Dans *Hiver et printemps de 1997*, la vision de la mort s'universalise, révélant à travers ses errances sans but son étrangeté essentielle, ses amours fugitives et sa condition d'exilé du bonheur :

J'ai navigué sur un globe malade
Copulant sur des tumulus de pierre
Détruites, les plages qui abritèrent leurs danses

Et il conclut par ce cri déchirant :

Nul ne périt tant que son bien-aimé ne meurt

Cette conscience de la mort « contamine » tout; tout devient relatif, même l'éphémère des royaumes et des États, à travers le refrain :

Combien de nations sont mortes, combien survivent.

« Épitaphe » est une élégie-prière à sa sœur et à l'Amour, car elle était l'incarnation de l'Amour, qui effaça la terrible présence de la guerre et ses hécatombes. « Mamita Carmen », sa grand-mère, est l'intuition de la certitude des retrouvailles dans l'au-delà, comme elle ouvrit ses bras à sa sœur au paradis. Figure maternelle et incarnation de la bonté, elle résista au malheur et aux commérages des dévots, rappelant *Los maderos de San Juan* de

Silva. Dans *Éloge de la mort*, celle-ci devient la porte de la vie éternelle, libérant l'homme de sa prison de poussière étrangère et orgueilleuse; sauf-conduit pour retrouver sa sœur. On pense à Jorge Manrique et à ses *Coplas por la muerte de su padre*, ainsi qu'à León de Greiff et son poème *Señora Muerte*.

Sur les plages grecques recourt aux figures des déesses et héroïnes mythologiques. Dans *Géa*, le poète compare la séparation d'avec la femme aimée à l'abandon de la Terre-Mère par les hommes, qui la blessent par « l'imposture des villes ». Une vision mélancolique de l'amour domine ces poèmes, nourrie d'amours clandestines, fugitives ou impossibles.

Antigone symbolise le devoir de mémoire; elle incarne pour Hugo un amour adolescent brisé. Dans *Didon*, il s'identifie à la reine vaincue de Carthage, symbole d'une « jeunesse, barque sans retour ».

Dans *Villes qui m'ont banni*, Hugo anthropomorphise les villes, à la manière de Baudelaire ou Apollinaire.

Bucaramanga est un Éden perdu :

Dont les âmes depuis la vallée des morts
Guident mes paroles depuis des fenêtres sûres

Et :

L'infini jaillit du premier tronc

Cartagena est un amour adolescent perdu; Bogotá, une ville corrompue; Philadelphie, un désenchantement; Chicago, une prison sociale; Porto, une noblesse décadente; Córdoba, une amante sensuelle; New York, un mirage impérial; Bichkek, un déclin idéologique.

Dans *Prières*, la foi s'exprime pleinement.

Quand les tombes germaient
tu étais toujours dans le silence

Dans *Dominus Tecum* :

Devant moi tu resplendissais apaisée;
Chaque mère pouvait irradier la lune
Dans ta lumière, le battement des ailes
La caresse du cerf dans tes cheveux
La douceur et le parfum de l'olivier
Sont des éclats d'un jour paisible

Dans *Adonaï* :

Toi seul, Adonaï, m'as sauvé du poignard;
Tu m'as donné la sagesse, Adonaï

Le Hasard et le Brouillard clôt le livre.

Je créai et ne crus pas
Je crus et ne créai pas
J'aimai et désaimai
Il est des secrets que seule l'affliction révèle

L'univers est l'absurde le plus beau
qui préserve la rose et sa presence

Sur un verre nous avons construit
Hymnes à la mort est un livre qui condense une sensibilité à fleur de peau, unissant sensualité extrême et spiritualité originale. Plus que *Hymnes à la mort*, ce recueil devrait s'intituler *Hymnes à l'Amour*.

Francis Mestries
Mexico, septembre 2015

PRÉAMBULE DE L'AUTEUR

Ce volume réunit cinq recueils de poésie que j'ai composés dans des conversations solitaires. J'ai découvert la littérature, comme presque tous, à l'école et grâce à une collection de livres pour enfants que mes parents nous ont offerts : magnifiquement illustrés en couverture rigide, leurs pages alternaient des chroniques de Louis Perú de Lacroix avec des poèmes de García Lorca, des devinettes populaires, des fables de Perrault et des contes des *Mille et Une Nuits*, lectures qui ont nourri mon imagination. À seize ans, j'ai remporté un concours de poésie dédié à la Vierge au Colegio San Pedro Claver de Bucaramanga ; deux ans plus tard, je publiais mon premier poème à la Faculté de Communication Sociale de l'Université Javeriana.

Vers le milieu de 1998, je suis arrivé au Portugal, où nous avons loué un appartement avec vue sur le fleuve Douro, qui en espagnol se traduit par « fleuve d'or », et qui — il n'y a pas de coïncidences — est le nom du fleuve qui baigne les flancs de ma ville natale, Bucaramanga. C'est là que j'ai écrit, l'année suivante, le douze mars, *Hymnes à la Mort*.

Sur les Plages Grecques est un chant à l'amour à travers noces, aventures et idylles ; *Prières*, écrit sur les belles prairies des environs de Manchester, traduit mes conversations de solitude en Dieu ; *Villes qui m'Ont Banni* est une étude des préjugés des sociétés que j'ai visitées ; *Le Hasard et la Brume*, un journal d'intuitions poétiques que les années ont confirmées.

Je remercie le poète Francis Mestries qui, après ma lecture au Festival de Poésie de Fusagasugá, s'est approché de moi pour me dire ce que tout poète souhaite entendre : que mes vers l'avaient ému.

Je remercie Zorayda et Flavio, mes parents, qui m'ont soutenu lors de la première édition de ce livre, ainsi que mon épouse, Leyla Margarita Tobías Buelvas, qui a rendu possible cette seconde édition.

Bucaramanga, le 29 août 2021

Hymnes À la Mort

ROIS DU MONDE

L'âge ne diminue pas l'intensité des sentiments
—Lautréamont

I

Toi et moi, grappes fragiles
qui fleurissaient dans les fissures
d'une ville sinistre
de marchands et de danseurs

Sur ton teint livide, l'affection
intacte comme un crépuscule sans nuages,
bois des murs, les montagnes
de la matière éternelle, le sentiment

Ton départ soudain est mon départ
Où es-tu allée ?
Tes étreintes, tes réponses, reviennent encore
Où, petite sœur, mon amie ?

Pourquoi es-tu venue, Cristina ?
Pour subir l'univers, peut-être ?
Les forêts, les villes, furent-elles nôtres ?
Mes larmes tombent encore dans tes jours

As-tu aimé — es-tu née, alors, morte ?
La vie passe ; l'amour, en revanche, est pour toujours
Au-delà, ton innocence renaît à l'aube
sur les rires gris et les nuits âpres

II

Dans des croisières de carton nous sillonnions la mer
sur un quai aussi vaste que la mer des Caraïbes
Des oiseaux jaunes criaient sous un ciel bleu
d'un air adouci par des fruits tombés

Mes bras furent des sillages de sable,
colonnes auxquelles tu t'agrippais
en entendant des rumeurs, en apercevant
ogres et gorgones, mirages sur l'eau

Dans ta vie immense se tient mon enfance
non dans les jours noirs, isolé
ni dans les condamnations, ni dans les rixes de rue
ni dans les exécutions publiques, lointaines

Le visage que je découvre dans le miroir m'est étranger
Le mien, je l'ai perdu un matin de mars
aux abords d'une banlieue ;
son firmament, ses eaux, l'attendent encore

Meurtri et trempé
sur les traces de Gethsémani,
avec ce sang sur ce sable
je redécouvre ton affection en d'autres visages

D'autres voix te rappelleront, Cristina
Sans ton agonie je n'aurais jamais compris
l'incommensurable d'un amour
ni les vastes prairies de l'éternel

HIVER ET PRINTEMPS DE 1997

Apprends d'abord à aimer ceux qui vivent
Ensuite tu pourras méditer sur les morts
William Wordsworth

Pieds nus, sur les plages des Caraïbes,
Cristina parcourait le monde à petits pas ;
ses jambes, éclaboussées par les vagues,
agitaient l'écume solennelle d'un océan paisible

Tenant ma main, mon enfant marchait dans l'eau froide
pour revenir tremblante dans mes bras
Comme parfois, lasse de ses jeux,
Cristina s'endormait sur mes genoux
Comme l'univers nous chérissait :
moi, son tuteur ; elle apprenait

Combien de nations sont mortes,
combien survivent

Des mains qui bâtissent des villes
et portent des frontières d'une langue à l'autre,
dans une indifférence pleine, paix, querelles
renouvelées, étrangères à la monnaie

Elles acceptent les aspérités d'un horaire
et se réfugient dans leur passé,
comme une proie dans sa tanière
Et si le silence des astres le console,
il est immigrant ou criminel par ses peurs,
parmi des corps qui prolongent un autre jour,
étrangers à la paix des cyprès

Combien de nations sont mortes,

combien survivent

Notre bonheur à l'abri de son absence,
je naviguai des périples sur un globe malade,
copulant sur des tumulus de pierre
Les plages qui abritaient leurs danses sont détruites
L'agonie est chaque crépuscule
Son corps éthéré, parmi des tissus blancs, nous supplie
depuis l'immobilité de son refuge ubiquitaire,
et les giroflées croissent, les fêtes persistent,
les amants blessent, les guerres renaissent,
et notre avenir avance vers le sépulcre,
porte sans fête, amant ou guerre

Combien de nations sont mortes,
combien survivent

La crainte de ceux qui te célèbrent
passe comme l'angoisse du pain quotidien,
de la poussière indigène du Chicamocha,
héraut des conquérants et de leurs serviteurs
Je plonge ma nuque dans des eaux limpides
et j'annonce la résurrection du monde
Laisse l'impureté et la douceur des religions
pour se réconcilier avec le silence des astres
sur ses traces au bord de la mer Morte :
le mystère unique — son absence

Combien de nations sont mortes,
combien survivent

SA MORT

Ô paix, c'est un jour de douleur !
— Alfred Lord Tennyson

À sa naissance, de cruelles potions entrèrent dans son sang
Son visage doux s'affina dans les salles d'urgence
Agneau que son pasteur livra et sacrifia
pour l'absolution de ses fautes

Dans l'enfance, ma sœur prit son cours
dans le ruisseau qui va vers la mer pour fixer ses rives
Chaque été, les ombres nous rendent
ses pas, par sa main, dans un parc abandonné

Innocente, reconnaissante, prête à suivre ses jeux
Je lui dis adieu depuis le seuil
Le jour brillait sans présage
Elle me salua, légère, avant de poursuivre sa marche

Mon père la conduisit à l'hôpital ce matin-là
À son arrivée, elle joua avec d'autres enfants
Ses yeux me cherchèrent ; un médecin la couvrit
avant de la mener, défaillante, dans sa chambre

Couverte d'un drap d'élans et de gazelles
nous vîmes son visage strié de serpents,
des aiguilles perçant ses bras,
des électrodes traversant sa poitrine

Les infirmières me séparaient de Cristina
quand nous avions le plus besoin l'un de l'autre
J'étais son guide, celui qui l'habillait le matin
elle, ma complice, celle qui me protégeait

Ses moues, loin de moi, s'éteignaient
fanées comme un champ sans pluie
Dans la brume la plus dense du bassin du Nil
la plus ancienne douleur mijotait son froid parfum

Son corps exsangue remplit une boîte de bois
comme un naufragé tiré de la haute mer
L'univers se tut, le soleil éclata
et elle, confuse, laissa ses yeux rieurs

La lueur rosée de l'aube passe
comme son visage pâle devant ma fenêtre
Comme nous nous tournions alors
vers la Vierge immaculée pour le réconfort

Les tisseuses de linceuls ignorèrent mon appel
En mon corps, tout départ était lointain
Celui-là, la dernière nuit de l'enfance
nous priâmes pour son avenir, repoussant les ténèbres

En rentrant, un treize mars
le vent inclinait les arbres sur notre passage
Comme on me parlait du repos
doux pour ceux qui souffrent

Mes poumons cédèrent devant un corps convulsé
devant une foule murmurant des paroles anciennes
Ainsi vécûmes-nous l'impuissance de son absence
Et expecto resurrectionem mortuorum

L'angoisse partit à sa recherche
Sa robe de dentelle, ses bottines, s'échappaient
La nuit tomba sur elle
et moi en elle, démuni

Vingt ans plus tard, le soleil décline
et son teint doré resplendit sous le ciel
De nouveaux efforts engendrent d'autres efforts
Chaque nuit me rapproche de ses bras

La lune effervescente filtre du néant, le firmament
Et Jeannette Cristina revient avec ses rires
Il pleut et je dessine avec elle ma fenêtre
de papillons que le ciel nous a donnés
de libellules de jeux anciens

Ainsi tu me gardes enfant
dans des villes déconcertées par mes croyances
Je serai le vent qui, dans ses changements,
console chacun en ses secrets

Chaque jour ton absence me revêt
rapide dans les langueurs de l'insomnie
Chaque jour tu débordes de douceur

Le vide des jours incertains
nous laisse un goût doux-amer d'espérance
que mes peines transforment en offrande
pour les ruminantes chéries de Vishnou

Nul ne meurt tant que son bien-aimé vit

PETITES MAINS POUR PALPITER

Tandis que ses jours sont des jours de douleur,
toi, en paix, dormant en silence,
dans quelque monde inconnu, immobile, lointain
— Samuel Taylor Coleridge

Le lendemain matin je m'éveillai brisé
d'un rêve où tu mourais
Je me levai et trouvai ta chambre vide

Elle m'a quitté, oui, ma sœur m'a quitté

Mon regard glissa sur ton lit défait
comme la pluie dans la tempête
incapable de franchir murs et distances

Elle m'a quitté, oui, ma sœur m'a quitté

Tandis que nos jours sont des jours de larmes
toi, en paix, en silence, endormie
dans quelque monde encore inconnu, lointain

Elle m'a quitté, oui, ma sœur m'a quitté

Mon père monta l'escalier
et m'embrassa sans dire son chagrin

Comme notre cœur avait besoin
de tes petites mains pour palpiter

UNE MÊME OMBRE

Et ils n'étaient qu'une seule longue ombre !
— José Asunción Silva

Ton amour, comme le vent,
ne meurt jamais ; les jours de mer
je te prenais dans mes bras
et à contre-jour d'un crépuscule doré
nos silhouettes n'en faisaient qu'une

Ton visage, eau ou vie,
dissolvait les pointes de lance
De nos errances j'apprends encore
car tu vis en moi comme je meurs en toi

Nous croyions en la vie
jusqu'à être tranchés
La sève coule encore dans mes branches
et nous étions un même tronc

En toi j'ai aimé, et aimé l'éternité
Cela bat en moi, ou moi en toi
à l'abri de ton absence
soyons une même ombre

ÉPITAPHE

Nous considérons la mort comme une malédiction imméritée,
mais, dans notre innocence, nous ne savons pas ce qu'elle donne
avant de l'avoir subie un jour.
— Edmund Spenser

Si la mortalité ou l'immortalité te concerne,
prie pour nous, étranger.
Ici repose Cristina, ma sœur.

Un nourrisson, la voix de Dieu,
condamnée dès sa naissance,
elle vécut pour aimer pendant vingt-cinq mois.

Brève innocence qui engendra mon histoire,
chaque jour j'ai écrit depuis son départ.
Pâles sont villes et fléaux devant elle.

Parcourant vallées et ravins,
Cristina vainquit les peurs
qui consumaient mon pays en guerre.

Nous considérons la mort comme une malédiction imméritée,
mais, dans notre innocence, nous ne savons pas ce qu'elle accorde
avant de l'avoir subie un jour.

Les anges l'ont prise dans leurs bras.
Aime tant que tu vis, passant.
Aime, car Cristina en Christ t'appelle.

ÉLOGE DE LA SAINTE MORT

Il n'est rien de grand, rien, sinon la Mort.
— Porfirio Barba Jacob

Depuis l'exil de ce que nous fûmes,
jusqu'au tracé dense d'un crépuscule serein,
toi aussi je te loue, Mort.

Comme l'enfant qui célèbre un pardon inattendu,
comme le martyr qui discerne l'éternité dans son agonie,
comme le condamné qui proclame son innocence.

Autrefois, les rangs tremblaient à ton passage,
attachés à l'esclavage de la peur,
inclinés devant l'égoïsme le plus rusé.

Ta présence dissipe toute hésitation.
Je méprise la peur de tant de spectres
et rame contre des courants plus sévères.

Depuis la candeur désertique de mon attente,
j'attends ta caresse tissée d'albâtre,
lorsque tu libéreras cette poussière étrangère et vaine.

Tu me conduiras vers une prairie immense,
irriguée par les eaux d'un Gange immaculé,
où hommes et animaux paissent ensemble.

Car avant cette absence qui est abîme,
tu m'as suspendu dans le temps et l'espace
pour me conduire au sein du Très-Haut.

Quelle grande récompense pour un enfant
que de partir sans les douleurs de ce monde :
sans solitude, incompréhension ni peine.

Et là j'ai pressenti Sa présence bienheureuse,
une joie infiniment livrée à la douceur
de Son amour toujours plus proche.

Ainsi, toute enfant invoquée par sa mère
revient, rétive à nos pleurs,
car déjà par toi elle fut née en l'Éden.

Mon cœur battra en entendant ta mélodie.
Tu ouvriras, avec douceur, les portes de ma lignée
et me couvriras de manteaux débordants de joie.

Je verrai Cristina, radieuse, m'accueillant,
avec des glaïeuls en ses mains,
et nous nous embrasserons comme autrefois.

Fatiguée de ses jeux,
je la verrai sauter depuis la plage
et se reposer sereine dans mes bras.

CARMEN

Vous dont l'œil indulgent sait encore voir en moi
Quelque chose de bon, quelque chose de tendre
Gérard de Nerval

À pied, sur des chemins d'argile,
tu descendais chez toi, toujours joviale ;
un ou deux mois par an,
jours paisibles d'un temps troublé.

En te voyant sur la terrasse,
nous franchissions toutes les rues
pour abandonner nos visages dans le tien.

À Noël, tu nous préparais,
enveloppés de feuilles de maïs,
assaisonnés de regards complices
que ni caviar ni champagne n'égalent.

Tes gestes, toujours contagieux,
soulageaient ceux qui t'entouraient ;
ta robe, ornée de glaïeuls,
annonçait les jardins de l'Éden.

À mes dix ans, je te vis partir.
Te souviens-tu ? je te demandai de rester,
et timidement j'ajoutai que je t'aimais ;
jamais ma voix ne fut si sincère.

Heureuse, tu cachais tes peines ;
de tes dix-huit enfants, dix moururent ;
un évêque s'indigna — et tu vécus ;
les pierres de Barichara gardent encore son hérésie.

Depuis Guanentá, sa brise tiède
caresse ton front doré ;
ton regard, poli par les peines,
tes cheveux noirs, inviolables.

Ta voix, refuge, mystère maternel ;
tu souffris sans te plaindre d'être mère.

Ils tramaient des vengeances,
tandis que tu pardonnais les offenses ;
pouvoir qui n'est plus qu'oubli —
nul ressentiment n'assombrira ton œuvre.

Compatissante envers proches et étrangers,
tu prolongeas ton hyménée pour tes filles,
professeures qui instruisirent et engendrèrent
pour comprendre sans être comprises.

Aujourd'hui tu écris depuis l'au-delà — je t'ai vue,
dans un palais d'ivoire et de turquoise ;
souvent je dialogue encore avec toi,
tes signes m'arrachent à la peine et à l'ennui.

Devant la cruauté et le mépris du monde,
j'apprendrai de ces rires festifs
jusqu'à ce que nous retrouvions le vécu.

ALIX

Enfant, nulle femme
ne m'était plus chère que ma grand-mère.
Gabriele D'Annunzio

En grandissant sur notre terre, nous vîmes,
sous l'éclat d'un ciel ensanglanté,
des hommes et des femmes
au torse brisé par les peines du monde.

Mais ta constance ne fut jamais d'argile, mère ;
sur tes épaules, fragiles comme l'herbe,
tu portas nos regards égarés
pour nous conduire d'une rive à l'autre.

Alors tu compris que les années à venir
ne couleraient plus sur des eaux tranquilles,
que notre père contenait, au pouls de tes bras,
— déjà Charalá appartenait au passé.

Jusqu'alors, nous connaissions à peine tes douleurs,
ta patience à bâtir une famille ;
nous savions peu de l'immensité de ton amour,
capable de nous maintenir à flot sur la mer la plus dure.

Furent tant de naufrages, tant de chutes,
que tes mains évitèrent jour après jour ;
sans ta constance nous ne serions pas,
et n'aurions franchi les abîmes.

Alix, qui protège et secourt l'abandonné :
tandis qu'Alexandre détruisait villes et familles,
tu protégeais Francisco, Yolanda, Mireya, Amira,
Alix, José, Beatriz, Noel — les plus démunis.

Et tu insufflais du courage à Flavio, Ramón,
Mercedes, Olga, les plus solitaires,
que tu dus un jour aussi congédier,
résignée à ton veuvage sur des autels couronnés.

Ainsi vainquis-tu tes peines, une à une,
du corps noble de ton frère tourmenté
jusqu'à l'adieu à notre père la nuit de Noël ;
on entend encore le verre de son cercueil brisé.

À quatre-vingts ans tu veilles chacun de tes enfants ;
que ce soit l'heure d'honorer tant de victoires,
que ce soit l'heure où tes vécus
éclairent les combats de générations plus paisibles.

ZORAYDA

Et pourtant il est Quelqu'un qui tient cette chute
avec une infinie douceur dans ses mains.
Rainer Maria Rilke

Que Dieu te protège de toute maladie
et prolonge de longues années ta vie,
qu'il me permette d'être auprès de toi
lorsque tu auras le plus besoin de moi.

Il est des cruautés dans la vie
que nous subissons simplement.

Et si un jour je demeure sans ta voix,
sans ton regard, sans ton assentiment,
mes larmes rendront hommage
à ma première spectatrice.

Car c'est moi qui te cherchais
à la sortie de tous les théâtres,
depuis ce pas que tu donnas
sur une scène à Barichara,
inaugurant le monde.

Dans le sable sinueux du destin,
et parmi tant d'autres pas,
ardents, mortels,
toi toujours ici,
et moi,

au rythme de tes regards,
solide, vibrante, jamais défaillante,
moi aussi, trompé
dans ma compréhension de l'histoire.

Zorayda, princesse arabe,
épouse de Flavio, général romain.

Dans cette maladie, il y a un éveil,
la certitude de ta fragilité ;
amour qui a façonné ma vie :
loin de tes années, que suis-je donc ?

ULYSSE

Tu choisis de partir chez toi,
quand le soir, fécond,
se dévidait depuis le ciel
sur étangs et chemins
débordés par la pluie.

Et lorsque les branches des arbres
que tes mains, polies au soleil,
faisaient suinter en avril et en mai
renaissaient comme ta permanence,

en partant tu nous convias
autour de ta table et de ta boisson,
comme en tant d'autres occasions,
réconciliant des parents séparés.

Et lorsque la nuit tomba
sur les prairies que, depuis l'enfance, tu labourais
— témoins verts de ta bravoure
durant les veillées de ta maladie —

brotèrent des grenouilles au printemps ;
et, d'un saut léger, elles fendaient l'air,
pour toi, hommage mystérieux,
vers leur plus ancien chasseur.

Et dans les bois les plus profonds
le sanglier gémit ton départ,
sans tes pas fermes, impénétrables,
sur les terres fertiles de La Veze.

La Veze, avril 2005

FLAVIO

Dulce decus meum
Horace, Odes I, 2

Doux gardien de mes jours, mon père.
Tu tombes malade et je découvre ta distance amère ;
jadis je fuyais, pressé, tes bras :
que cherchais-je ? une joie semblable ?

En vain nous paraissons grands,
abandonnant d'abord Dieu dans l'âme,
et dans l'adolescence, l'être au père,
enfants prodigues aspirant au retour.

Aux pieds du plus terrible holocauste,
devant les ruines de ton corps exsangue,
je vis aussi ton visage gonflé de peines ;
nous étions si fragiles — tu nous soutenais.

Tant de souffrances que ton ombre recèle :
cette enfance sombre, divisée entre deux maisons ;
ce père ardent tombé à la veille des embrassements ;
cette constance que tes adversaires renièrent.

Les jours passent, et dans mes nuits je te pressens ;
chaque dimanche tu nous menais vers un parc,
ceint de ponts et d'autoroutes,
paradis où le soleil nous comblait.

Diligent, à la sortie des classes, tu nous ramenais,
par tes édifices, tes cités façonnées ;
avec du vin et un gâteau orné,
tu célébrais nos anniversaires.

Il y eut aussi des caravanes hostiles,
mais toi, vigilant et prudent, tu les détournais ;
aujourd'hui sans toi le monde suspend sa joie ;
peut-être un jour le soleil s'éteindra.

Dans ces soins l'immortalité demeure ;
bien qu'absente, ta voix revient,
comme un brin d'herbe à la fin de l'été,
comme la lune dans cette nuit affligée.

Bowdon, 23 décembre 2000

LE COLLÈGE SAN PEDRO CLAVER

En vain tu chercheras nos maîtres ;
qui parcourt à nouveau ces couloirs
entendra encore leurs voix, étouffées
par le tumulte qui demeure en nous.

Les après-midi s'étendaient : nous étions enfants
qui croyaient profaner un lieu sacré ;
nous tous, ou ce que nous fûmes,
avons été plus forts que l'oubli.

Vingt ans ont passé depuis notre départ ;
le ciel était clair, clairs les salutations ;
sans maladie, un océan nous accueillait,
aussi serein que les visages qui partaient.

Peu savions-nous des tempêtes et naufrages ;
au-delà de l'horizon, des cataclysmes indifférents
frappaient les villes que nous bâtissions ensemble
sur des dalles vertes, entre murs jaunes.

Le bambou qui nous effleura a disparu,
comme ces jours de triomphe et de discipline ;
joyaux que les flibustiers de deux décennies prirent
et qu'aujourd'hui, cet après-midi, nous retrouvons.

Mille neuf cent quatre-vingt-cinq ne fut pas une année :
ce fut une victoire en plein champ ;
jours passagers, et pourtant présents
sur les vallées et forêts de Bucaramanga.

Nomade, San Pedro Claver me mena vers tes terres,
à une confrérie d'âmes transparentes et belles
que ni les années ni la peine n'ont brisées :
prospères après-midi de mon enfance tardive.

LINA

Tu aimas cette photographie de nous,
celle du premier jour à El Diamante ;
nous venions d'une hacienda de Rionegro
où nous jouions avec fées et esprits.

Avant cela nous partagions un enclos :
« ils ne nous comprennent pas », disais-je,
désignant les adultes en marchant ;
pourquoi ?, demandais-tu sans parole.

Ce souvenir, beau et défendu,
te montre que les enfants sont ceux
qui gouvernent chaque maison
et, dans cette langue, trament leurs jeux.

Toi, à six mois ; moi, d'un an et demi,
le langage nous fit adultes un soir,
et chacun, depuis lors, survit
en silence au deuil de Cristina.

Les années quatre-vingt-dix passaient, tu t'en souviens,
quand je t'accueillis par un voyage aux États-Unis ;
des jeunes de toutes nations t'honorèrent,
loin d'une terre qui forgeait le mépris.

De destins éloignés, toujours unis,
nous racontant nos gestes, nos peines et victoires,
nous sommes le pont entre mondes perdus,
explorateurs du temps et de la bonté.

De Bishkek à Hyderabad
j'ai vu chaque paysage avec toi,
depuis cette cour, avec les mêmes fées
qui auguraient les vies les plus heureuses.

PAROLES QUI DONNÈRENT LUMIÈRE ET CLARTÉ À MON ENFANCE

Après la mort de Cristina, ma mère,
Zorayda, tomba dans une profonde dépression,
fardeau qui la mena jusqu'au bord des falaises.

Flavio, mon père, revenant du travail,
préparait la table et prenait soin de nous,
et la forçait à manger, pour qu'elle vive.

Des années plus tard, en examinant ses papiers,
je trouvai deux poèmes que mon père avait écrits
et conservés sur parchemin dans son bureau ;
j'en corrigeai la métrique : ils sont aujourd'hui dans ce livre.

Les Hymnes à la Mort les inspirent en silence,
paroles qui donnèrent lumière et clarté à mon enfance,
et ravivèrent la foi, qui est elle-même beauté.

TU ES PARTIE, MON ANGE, DE MON CÔTÉ

Tu es partie, mon ange, de mon côté ;
tu laissas cette maison sans « petite enfant » ;
le ciel de joie s'est comblé
en te recevant, Janeth Cristina.

Dans la maison, ta joie s'est éteinte,
tes courses espiègles, ton sourire ;
comme ta voix aussi s'est perdue,
laissant la douleur comme seule loi.

Je me console en sachant que tu es bonne,
que dans ton foyer tu connus la compréhension ;
que ta voix et tes chants légers
furent comme un soleil de printemps.

Ton sourire, ta voix et ton regard
seront toujours mon guide protecteur ;
je porterai ton souvenir à toute heure
comme une lumière dans mon âme brisée.

À MA PETITE DE L'ÂME

Ton souvenir sera impérissable ;
jamais je n'aurais cru que, dans mon rêve intérieur,
près de toi je trouverais ce que j'attendais,
ni qu'en toi s'allumerait ce que j'espère.

Dans ton berceau j'ai trouvé l'essentiel ;
je t'aime tant que, là, dans l'infini,
je parlerai avec toi, en Dieu béni,
avec fierté, Janeth, fille bien-aimée.

Des roses je t'offris en tes premiers jours ;
tu fus l'image de l'ange qui convie
sur cette terre à une joie sans condition,
toi qui nous donnas l'amour sans prétention.

Et tu nous laissas pleurant ton départ ;
enfant du Ciel, tu seras la préférée ;
amen : tu es l'ange de ma vie,
comme une lumière dans mon âme brisée.

SONGES

Quand tu eus un an, en rêve,
je te berçais entre mes bras,
et en te touchant, horrifié, je vis
ta tête tomber de mes mains.

Je criai dans la nuit et courus à ta chambre,
heureux de te voir sauve dans ton petit lit ;
ce présage prépara mon âme
à la plus cruelle angoisse de ma vie.

Et après ton enterrement, la nuit, je revenais
au cimetière où nous t'avions laissée ;
avec un ciseau je brisais ta pierre tombale,
et je te sauvais : tu riais, nous fêtions.

D'autres nuits nous jouions ; mais à l'aube
toute cette joie devenait agonie.
Je crois encore que nous nous voyons en rêve
que chaque nuit j'oublie au réveil ;

sinon,
comment pourrais-je supporter ton absence ?

MÉTAL ÉTERNEL

Je lus un ancien récit d'un prélat
qui confessait que foi et vocation naquirent
de la peur et de l'amertume
d'avoir vu mourir sa petite sœur.

Moi aussi je voulus le ministère sacré,
et je m'interrogeai si ma vocation
n'était pas d'éviter cette souffrance
que j'avais moi-même connue.

Je croyais, comme le poète américain
qui invoqua son aimée, que je pourrais
voir renaître ma sœur en une fille.

Mais la mort, sœur de la vie,
voulut éprouver ma foi en l'éternité,
et prit cinq enfants de mes bras.

Leyla, mon épouse, partagea avec moi
la peine et la foi à chaque adieu,
blessures qui unissent nos vies.

Descendance qui vit avec toi, petite sœur,
dans ce monde serein et lointain ;
là nous parviendrons — chaque jour je le chante —.

SUR LES PLAGES GRECQUES

Des yeux à casser les cailloux
Des sourires sans y penser
Pour chaque rêve
Des rafales de cris de neige
Des lacs de nudité
Et des ombres déracinées

— Paul Éluard

DIDON

Le plus intense amour a pris fin,
celui que tu m'avais promis
ne jamais finir ; il n'en reste
qu'une larme dans la mer.

Cette ville que tous vénéraient,
ce bonheur d'idées et d'espérances,
est désormais une plaine stérile
où rôdent serpents et panthères.

Isolée dans la tour la plus tortueuse,
sans portes ni chaînes, prestigieuse
par la blessure la plus profonde,
tu te lasses d'un corps qui guérit.

Ce qui nous liait au monde s'est perdu ;
avec lui ta jeunesse est morte, morte,
et tu devras pleurer ton innocence,
barque tiède qui ne reviendra pas.

GAÏA

La neige descendait à nos pas
au bord d'un lac déjà immobile ;
dans la brume, enlacés, nous marchions
au-delà du confins de l'univers.

En bas, sur l'herbe de l'hiver,
nos enfants jouaient sans souci,
balançant leur avenir dans leurs jeux ;
tu les regardais, je t'encourageais dans l'ombre.

Les mouettes criaient, abattues,
annonçant ton départ sans retour ;
mes soliloques dans des cafés tristes,
tes idylles dans des cabines passagères.

Images, paroles et monnaies
qui apaisaient notre trouble
étaient une sève scellant les blessures
de troncs tronqués de la vie.

Ainsi corrigions-nous les villes,
désignant en chacune son imposture :
l'injure, l'excès,
la quintessence fallacieuse du progrès.

Les Furies formaient ton cortège ;
tu m'accusais, tu me condamnais, hésitante ;
ton corps maternel s'échappa de mes bras,
déjà amaigri, comme un écho sans retour.

DÉMÉTER

L'absence est une présence en moi
— Carlos Drummond de Andrade

Éloignée en me regrettant,
ne contemple pas la beauté de la lune,
mais mes yeux qui t'y cherchent.

N'admire pas son éclat ;
souviens-toi que tu habites encore mes yeux,
demeure de notre amour inachevé.

Tu sais que ton absence est une présence en moi,
et mon absence une présence en toi—
Carlos Drummond de Andrade l'a chanté.

Et bien que la lune brille si belle,
ce n'est pas sa lumière qui trouble le monde,
mais ton regard qui brûle dans mes rêves
depuis la nuit où tu t'es donnée à moi.

Toujours si absente, toujours si présente,
les éclats de ta passion nous élèvent
au-dessus de la sphère qui unit tant d'amants.

Et si le vent murmure aussi mon nom,
souviens-toi que toi seule, la lune et les étoiles
ont fait de ce cœur l'univers entier.

PERSÉPHONE

Obéissons à la nuit obscure
— Homer

Non, Madame, moi non plus je n'y étais pas ;
mon sang n'a pas coulé dans les Champs Élysées.
Seul un baiser arraché à la pluie
veille encore sur cette immobilité.

La ville fut détruite, la campagne,
le firmament anéanti.
Hâtivement nous réfléchissions
le long de mausolées et de catacombes.

À la maison, auprès d'Homère aveugle,
je te priais de croire en demain,
toi et moi, ivres d'espérance,
et d'obéir à la nuit obscure.

Pris dans une révolution confuse,
l'hiver mordait, le rossignol mourait ;
et nous, désormais séparés, échangions
un plat de lentilles contre notre liberté.

Nous aurions pu être une famille,
nous aurions pu survivre ;
rien ne nous a jamais manqué—
mais comment aimer un poète professeur ?

Ses chants étaient pour toi des sirènes ;
les harpies de l'argent rodaient,
et la Méduse du pouvoir te durcit
à l'abri d'une autre aube.

HERMIONE

Le soleil de ce qui fut se dissipe aujourd'hui
dans les ténèbres de ma longue attente ;
mon aimée repose ici, si proche :
si tu m'aimes, pourquoi fuis-tu ma vie ?

Elle s'éveille à mes côtés à chaque heure,
elle, Athénienne, souveraine de mon être ;
extase tant désirée, enfin atteinte,
renonçant au regard des autres.

Nous sommes des étreintes qui finissent dans le vide
au bord de précipices implacables ;
moi, prince envoyé par la Perse
pour une bibliothèque d'énigmes.

Et même si nous gardons un avenir,
ses amies barbares insistent :
« Tu n'es pas belle ; les barbares épousent
toute Grecque pour son origine. »

Mon épée usée par les rochers,
mes armures déformées depuis l'enfance,
je les laisse au crépuscule, lorsque je reviens
imperceptible vers mon aimée étrangère.

APHRODITE

Dans la cour de ta maison, paisible,
au bord d'un trottoir de pierre,
tu plantais des fleurs avec ton père,
dit « la Moustache », homme robuste,
fier et irascible.

Je jouais en face,
à l'ombre d'un amandier,
et je le voyais heureux, à l'opposé
de ce que la rue disait de lui.

À trente ans, père imposant,
se réjouissant de ton innocence,
je ne regardais pas toi, mais ta tendresse,
et sans le savoir je voulais prendre ta main

à travers chaque tremblement, chaque nuit.
Ainsi j'ai pressenti ton charme, ma vigilance ;
ainsi j'ai trouvé, longtemps sans nom,
la cause de l'amour :

une tendresse qui apaise la colère la plus dure.

PALLAS

Que puis-je jouir du monde
que tu n'aies déjà goûté en héros ?
J'ai bu du café, goûté des gâteaux,
je suis devenue obsédée par les belles poupées.
— Heine

Le soleil la couronnait d'arcs-en-ciel,
dorant sa forme à l'aube ;
et chaque fois que je me perdais en elle,
l'abîme s'élargissait en moi.

Les nuages s'écartaient à son passage,
et je baisais l'ombre de son dos,
intensifiant l'inquiétude du monde,
ses retournements imprévisibles.

« Que puis-je goûter », lui dis-je,
« d'un monde déjà vécu en héros ? »
Échos de Heine auxquels elle sourit :
« J'ai bu du café, j'ai aimé. »

Les oiseaux migrateurs faisaient leurs nids
sous l'assaut de lichens pâles,
tandis que je la contemplais nue,
visage d'enfant reflété dans le verre.

Une âme jalouse et troublée
convoqua les Ménades furieuses ;
et moi, fragile, aux espoirs brisés,
je fuis le jardin que j'avais soigné.

Une étoile aimante me consola
dans le calme d'autres paysages ;
ses yeux, même sans m'aimer,
chercheront un jour mon visage.

HÉRA

Cet après-midi solitaire s'écoule, et je ne te trouve pas.
En un autre temps, je te tenais près du parc,
tes mains mêlées aux miennes, je te guidais
à travers des quartiers scellés dans une querelle muette.

Près des ceibas couvertes de mousse,
la rosée disparue inonde mes cils.
L'automne s'éteint, et sous mes pas
les feuilles craquent de nostalgie.

Ta jalousie, arsenal de mes douleurs,
tes irritations, les absences les plus lointaines.
Tant de jours d'amour s'éloignent,
héliconias d'une forêt réduite en cendres.

Un monde nouveau contre mon amour constant,
des actes qui dérobèrent notre battement.
Tu ne sauras jamais la peine que j'ai portée,
attendue dans tant de champs cultivés.

Si aimée, si étrange, si manquée,
tu m'entoures, aujourd'hui, hier, incertaine.
À San Gil, ville de marécages,
le plus froid des paysages.

Des gens sans défense, pressés et hostiles,
l'image vers laquelle toutes les images reviennent.
Nos baisers finirent dans les égouts,
au murmure d'ailes proches.

On nous bâillonna, on nous jeta à terre ;
nous façonnions leur histoire, leurs tromperies.
La dernière chandelle avant leur révolte, Et tu étais là,
tremblante, tu étais là.

IPHIGÉNIE

Son mariage déchaîne
un ouragan contre toi
— Carmina Burana

Nous avons conçu la nuit, dociles,
dans un métro parisien, comme des amants ;
quelqu'un t'insulta, te traitant d'indolente,
bourgeoise dans un monde de misère.

L'humidité de tes caresses ardentes
aurait dû être mienne, toujours mienne,
mais pour tes parents tu fus offrande—
prêtresse vierge, profanée.

Un pont agile devenu fragile surface,
fendu comme un baiser sans vie,
si fragile que ce que tu me donnas
fut un bonheur noyé d'incertitude.

Notre idylle éveilla des tempêtes ;
fille de roi, on te promit des royaumes,
et tu me laissas aux vents et aux eaux,
à la stérilité de mon sacrifice.

Trente ans plus tard, le vent est froid,
et ton corps, usé par le temps,
est un rocher dans une mer furieuse
où les amants futurs échouent.

ANDROMÈDE

De sombres événements nous portèrent
à Tallahassee, caverne de chimères ;
nous parlions des aliénés et le devînmes,
nous plaignions et fûmes méprisés.

Ma constance retraçait leur souillure,
et eux, possédés, y enfonçaient les dents ;
mes louanges perdaient leur substance,
et nous poursuivîmes vers Saint Augustine.

Dans le bruit d'une voiture pressée,
les champs cédaient à tes côtés
comme un film mal déroulé,
comme images d'un voyage rompu.

Logés dans des motels de carton,
l'eau dissimulait notre attachement ;
sous les aubes d'un hiver primitif
nos devoirs nous séparèrent.

Tandis que tes yeux gris s'éteignaient,
ornés de lune entre ses nuages,
séparés, nous gravions notre rencontre
sur l'écorce de cèdres sacrés.

ARACHNÉ

Alors je me présentai, silencieux,
craignant de perdre mes pensées.
Chaque lettre, chaque examen, offrande,
déclaration d'amour à des oreilles sourdes.

Mes amantes n'entendirent jamais
les consolations tissées de mes mains,
nourriture d'un poing fragile,
fragile comme le temps en ses étés.

Dialogues à l'ombre d'autres dialogues,
murmure de convulsions banales,
sur excès et succès durables
entre Troyens et leurs bourreaux.

Des chars feignant le crépuscule,
des regards non éteints à Aulis,
des lances brisées sur le héros,
et des corbeaux hurlant dans les tours.

La mort d'Ajax, parmi tant de corps,
se déploie devant des foules d'ombres,
au rythme de monologues funestes,
comme un écho dans les ruines de Mycènes.

Nous vivons de désirs tyranniques,
à Thèbes, centre d'un corps sans sang,
où les murs gardent sa plainte,
celle d'Œdipe avant sa faute.

Suspendu dans ma prison, je tisse des fils
pour ceux qui ne reviendront jamais.
D'Aulis à Ithaque, un même fil :
celui du vainqueur et du vaincu,
Ulysse et Hécube.

ANDROMAQUE

Et qui ressent encore discorde ou peine ?
L'amour est aujourd'hui l'univers
Ce sont les esclaves d'un lendemain obscur
— P. B. Shelley

Le long d'une plantation ravagée,
ma main cherchait ton visage tendu.
Le dimanche déclinait ;
des boîtes roulaient sur les quais.

Après la lecture de la révolte de Gabriel,
esclave qui choisit de mourir
plutôt que tuer ses maîtres,
sur les routes de soie d'Atlanta.

Et maintenant—qui ressent peine ou discorde ?
Le lierre et les épines avaient saisi ma solitude
avant de conquérir tes domaines,
toi, maîtresse d'édifices abandonnés.

Craignant une nouvelle discorde,
tu craignais les bras d'un étranger,
comme dames jadis aimées des esclaves.
J'insistai : l'amour est l'univers d'aujourd'hui.

Le vent froid gardait le vertige
de tes yeux avant leur fuite.
Des années plus tard tu me demanderas
si les constellations usent le ciel.

ANTIGONE

Ton départ a scindé le temps,
jetant son ombre sur l'invisible,
séparant ce que nous fûmes
de ce que nous ne serons plus.

Avec nostalgie je marche,
voyageur en terres étrangères,
dans les rues de cette enfance
que je n'aurais jamais cru regretter.

Ces coins où les jeux
demeurent suspendus, irréels,
sont scènes de rires d'enfants
qui résonnent encore en docile innocence,
monotonie immortelle.

Ton absence, deuil indicible,
comme mon adolescence fervente,
reste un feu indomptable
qui consume des forêts de limites imposées.

Toi, tempête de mes pensées,
ravages ce paysage désert,
et moi, comme tout poète, je garde cette illusion fragile,
désireux de revenir au passé,

retrouver ce sourire,
réparer le silence
qui nous a si profondément blessés.

CLYTEMNESTRE

Ton départ a scindé le temps,
jetant son ombre sur l'invisible,
séparant ce que nous fûmes
de ce que nous ne serons plus.

Avec nostalgie je marche,
voyageur en terres étrangères,
dans les rues de cette enfance
que je n'aurais jamais cru regretter.

Ces coins où les jeux
demeurent suspendus, irréels,
sont scènes de rires d'enfants
qui résonnent encore en docile innocence,
monotonie immortelle.

Ton absence, deuil indicible,
comme mon adolescence fervente,
reste un feu indomptable
qui consume des forêts de limites imposées.

Toi, tempête de mes pensées,
ravages ce paysage désert,
et moi, comme tout poète, je garde cette illusion fragile,
désireux de revenir au passé,

retrouver ce sourire,
réparer le silence
qui nous a si profondément blessés.

HÉLÈNE

Et les poissons nagent dans le lac
et ne possèdent même pas de vêtements
— E. Pound

Tu m'accusas et partis ;
heureuse, tu t'embarques avec de nouveaux protecteurs,
me laissant dans l'ombre ouverte,
nu sur cette rive sans ton étreinte.

Notre lit nuptial est un lit sans refuge,
sans accomplissement, sans illusions
que promettaient jadis tes pères flibustiers.
Je m'enfonce dans l'ombre et la plainte.

Nous savions que l'amour contredisait
les lois qui nous liaient,
et pourtant nous les gardions ;
quand nous voulions les rompre, nous reculions.

« Accomplissons nos devoirs envers la vie »,
te disais-je, citant Schopenhauer ;
tu ne l'avais pas lu, et derrière moi
tu me reprochais un désir prématuré.

Aujourd'hui le poisson glisse paisible dans le fleuve,
sans bijoux ni vêtements ;
Ezra Pound l'a chanté, célébré,
et accusé aussi d'intentions obscures.

Avec toi je voulais fuir cette vie,
fragile comme le désir de l'amant
qui rêve d'un autre corps, écho
d'une extase perdue.

Les plaisirs se déforment ;
jeunes, nous célébrions l'excès,
mais l'ennui empoisonne les lèvres.

Ainsi je préserve mon corps devant le miroir,
perfection de tendons, de veines, de nerfs,
que le sel de mes larmes consume—
forme que tu ne révères plus.

ÉLECTRE

Le souvenir charmant de cette jeune fille
— Verlaine

Enfin je sens ton pouls affaibli ;
je quitte les casernes de la guerre,
et nous sortons sous un ciel couvert
sur un pont de pierre ancienne.

Les vitrines reflètent nos silhouettes ;
parmi jongleurs et mendiants
nous épuisons notre brève idylle
avec des gains qui nous ramènent à la route.

Au crépuscule nous cherchons des auberges,
où nous partageons sans repos nos joies ;
à minuit tu demandes de rentrer,
quand je sens que la nuit commence à peine.

Je te ramène chez toi, et ta mère amère
me reproche de t'avoir égarée ;
je jure que cela ne se reproduira pas,
tout en sachant avoir déjà rompu ce serment.

Tu perçois mon pouls fatigué, mon souffle,
et sur un banc tu berces mes cheveux ;
j'enfouis mes sandales dans le sable
et repose dans ta chaleur inégale.

Je ne connaissais ni ton origine ni mon destin,
et ce bonheur se dissout dans l'oubli ;
en revenant, je respire ce que tu laisses
et me livre au courant de tes veines.

MÉDÉE

Aujourd'hui, tandis que je reprends force,
tu cèdes à mon corps affaibli.
Aujourd'hui, tandis que le printemps avance,
il assèche ces ruisseaux inattendus.

Tu écris avec ton sang que tu me hais,
que nous avons aimé sous l'orage,
qu'aucun serment n'était nécessaire,
que la fidélité n'était qu'illusion.

À présent notre amour est fini, mon aimée,
avec ton silence devant le magistrat
pour qui je n'étais qu'une barbare,
un être aux droits
d'un enfant ou d'une folle.

Nous avons traversé des mers violentes,
dominées par maîtres et lois,
experts en décrets et en titres,
condamnés à savoir ou feindre,
tandis que tu poursuivais ta toison d'or.

Les enfants que j'ai sacrifiés
à ton indifférence
reviendront dans tes soirs solitaires,
poids silencieux sur une peau étrangère
que tu révérais autrefois.

EURYDICE

Les lâches meurent plusieurs fois avant leur mort ;
les braves ne goûtent la mort qu'une fois
— Shakespeare

À l'aube, de ma fenêtre,
je vois passer des hommes des Thermopyles ;
ils marchent vite. Mon immobilité,
cette pause de la mort, les trouble.

Ici nous avons vécu onze années ensemble ;
l'adversité nous sépare encore :
tu restes à Thèbes, seule,
je retourne aux hauteurs d'Antioche.

Autrefois je marchais sur les sables de Minos ;
un lac déformait mon reflet.
Là, face à la mort, seul mon amour me soutenait :
tes bras étaient mon horizon,
ma lance, mon refuge différé.

Mon amour pour toi fut, est et ne sera pas ;
heureux, je parcourais les jardins.
Dans le miel de ton crépuscule—m'aimais-tu ?
Sommes-nous tombés malades d'espérances trop douces ?

Tu savais que l'homme, en échouant, meurt
et renaît ainsi ;
mais toi, comme l'amante d'un mécène,
tu t'attachais à ta citadelle abandonnée.

Tu reconnaîtras la finesse de mes dons,
et regretteras ton départ,
après avoir méprisé notre histoire commune.

PÉNÉLOPE

Le soleil de ce jour s'éteint déjà
dans l'ombre d'une autre attente ;
elle ne repose plus à mes côtés,
ni ne m'accorde le printemps désiré.

Elle ne s'éveille plus près de moi en rêve
après cette certitude amère ;
de lourants courants nous séparent
de nos livres cosmopolites.

Sous cette voûte du ciel,
parmi des étoiles choisies,
nos regards erraient chaque jour :
je subsiste dans des labeurs errants,
elle prospère parmi de nouveaux prétendants.

Mers calmes autrefois tenues par les tempêtes,
étrangères au temps et à ses ombres ;
je passe les années avec des enchanteresses
tandis qu'elle défait ses étoffes usées.

ION

Qui es-tu, d'où viens-tu,
belle femme, ange sans poids,
qui troubles ces voies paisibles
fixées après la tempête ?

Est-ce l'éclat d'une aurore
cachée dans tes joues dorées ?
À tes côtés, imperceptiblement,
les feuilles du chêne renaissent.

Et je fais de mon monde le tien
pour un geste, une apparence—
bonheur brisé retrouvé,
auquel je m'accroche, naufragé.

Oui, je veux désormais être avec toi,
parmi les fleurs du páramo,
cultivant les manguiers et l'herbe d'Éden,
déchiffrant les cigales au crépuscule.

DAPHNÉ

À travers des vitres brisées
ta brume traversa les pièces,
tes vêtements usés, tes tissus,
et ébranla mon fragile vaisseau.

À vingt-quatre ans tu vainquis
les flottes de Xerxès à Salamine ;
naufragé dans l'Égée, je me noyais
dans des eaux d'une clarté insoutenable.

Des marchands me saisirent au rivage ;
je désirais la cruauté de tes phalanges.
Toi, retirée dans le Péloponnèse,
tu célébrais ma chute dans l'excès.

Esclave de maîtres plus doux,
je fuis vers les dunes brûlantes du Sahara
pour embrasser tes formes dans le sable.
Ni l'union ni la mort ne gardèrent ta beauté.

Ta mémoire me consumera lentement ;
cet espace sans profondeur me repousse.
Je serai un être qui s'efface
sans laisser de descendance.

SAPPHO

Aujourd'hui, avant de chanter,
tu annonces ton départ.
Une douleur amère revient,
comme si j'étais
un parchemin retrouvé
mis aux enchères l'après-midi,
livré aux marchands,
aux trafiquants d'usé.

Tu me laisses une peine sans dialogue,
sans temps pour guérir,
sans autre visage, sans autre geste
dans les jours qui restent.

De cette veille je serai encore
un instant
un amant
pour ceux qui attendaient
le retour de ton oubli.

Puis je prends la mer, Adriatique,
vers mon origine asiatique,
vers ma révolte,
vers des actes sans récompense.
Dans le calme de mon navire
j'éviterai les falaises connues.

Et ne doute pas
que je te retrouverai,
dans un vent plus doux,
dans un autre port,

ou dans une tempête qui me porte
vers d'autres formes d'amour.

CASSANDRE

Cassandre,
mon aimée,
je n'attendais rien de toi,
et tu m'as tout donné : le temps,
les étoiles et la terre,
les champs et les villes,
le mystère de la création,
oublié après les blessures.

Merci pour ton affection sincère, imméritée,
pour avoir guidé mes pas
à travers les places de Troie et de Macédoine,
couronnées d'empires déchus.

Victorieuse de l'indifférence,
tu vainquis l'inertie et le désordre.

Merci pour ta première étreinte après l'assemblée,
oasis dans une ville lointaine.
Le chemin était clair, le seuil de ta maison aussi.
Tu pressentais un bonheur commun ;
une vie ne suffirait pas à t'aimer.

Merci pour tes paroles :
pour toi, souffle passager ;
pour moi, parfum d'été.

Ton image remplit chaque heure ;
ma patrie est là où tu es.

Ensemble nous écrivons l'histoire de chaque terre ;
entre nous, l'éternité dévoile son secret.

ARIANE

Ariane,
depuis le rivage
je te voyais sur des sentiers sinueux,
et tu souriais sans raison,
sinon aimer celui qui t'aimait.

Tu étais promise,
mais tu disais que l'amour est libre.
Et je t'aimais, sachant
que je ne serais pas ton aimé,
mais celui qui t'aimait.

« Dans une autre vie tu fus un amour interrompu »,
te dit la prêtresse d'Apollon,
« et les dieux vous ont réunis
pour restaurer cette passion perdue. »

« Cela te mène-t-il au paradis ? », demanda-t-elle.
Et lorsque tu répondis oui,
elle t'encouragea à consommer nos rencontres.

Avant notre union au crépuscule,
l'horizon n'était que brume et écho.

Avec tes mots,
si doux, si calmes,
nous avons tissé chaux, sel et toile,
et cette lumière dans tes yeux
qui dissout la nuit.

Ni l'oiseau dans son chant
ni le soir dans son déclin
ne te connaîtront si lumineuse,
si claire.

LES VILLES QUI M'ONT BANNI

À moi ! Mon oreille étrangère entend
le tumulte d'un accueil qui s'approche
—Emily Dickinson

BUCARAMANGA

Le destin de ceux qui naissent à Ithaque
—Cavafy

Par certaines après-midi, depuis nos persiennes,
nous célébrions le retour de la pluie ;
de la boue sur la rue transversale close,
depuis un pâturage en ruine nous découvrions

le regard vigilant d'un rayon doré, limpide,
qui flamboyait fièrement parmi les nuages ;
ainsi avons-nous grandi, en deux rangées de maisons,
habitées par des voisins résignés,

qui lançaient leurs adieux depuis leurs porches
et, dans leurs gestes, laissaient derrière eux la défaite ;
je redécouvre encore cet espace dans un ciel troublé,
dont le glas archaïque nous prépare

à survivre incandescents à travers le passé ;
tant de paroles nous guidaient alors,
cette pulsation éprise
qui tomba stérile et se dissipa dans le sable.

La lettre que j'écrivis à un ami,
souffrant de son départ après querelle ;
mon ardeur pesant tes horizons au crépuscule,
ma douceur aspirant à tes ancêtres,

qui me porta à méditer la fuite ;
et l'amour, don d'un enfant mourant ;
la boîte aux cordes sur mes épaules,
où parfois j'asseyais aussi mon amie

pour la conduire, délirante, le long du trottoir ;
l'inépuisable douleur de son corps immobile,
marée qui me jetait contre les récifs,
vive, persistante dans la blessure.

Ce sont les pluies et les tempêtes de la patrie
qui nous préservent du naufrage ;
rues sans poids qui engendrent des années tardives,
ce sont vos âmes de la vallée des morts

qui guident mes paroles vers des lieux plus sûrs ;
j'entends encore le murmure des jeux à l'ouest,
Bucaramanga dansait lorsque tu partis,
et le temps racheta mes pas sur tes toits.

Bastion qui purifia mon exil, désormais château,
bien que d'autres voies nous dispersent au loin ;
bien que ta mémoire instruise avec indolence,
l'infini naît du premier tronc.

L'indécision du rival a péri ;
qu'une vierge prenne pitié de son trouble
et m'enseigne à supporter cette douleur,
cette brûlante beauté du souvenir.

Aujourd'hui j'exalte en vain les échafauds de Rome,
le champ stérile qui ceint Naples,
et la ligne brisée de Las Vegas ;
sur ta chaux, persistante au loin.

CARTAGENA

Tu ne connaîtras jamais la beauté de cette aurore,
ni que ton adolescence fut jadis mienne ;
à quatorze ans, tu inspira les caresses
d'un homme qui ne connaissait pas encore les hommes.

Dans ces années tendres, aux palpitations incertaines,
je prolongeais tes fêtes sur le sable ;
cette année s'éteignit, comme tant de présents,
et cette nuit de lune fracturée,

tu étais partie ; agité, je te cherchai
dans les châteaux et les tavernes les plus sombres ;
et lorsque je m'arrêtai, enlacé, tu soupiras :
« notre solitude est parfois si immense ».

Cette nuit-là je compris, une à une,
tes sourires, déployés dans leur secret ;
et les vagues de Cartagena, en se brisant,
pleurent encore les rumeurs de mon adieu.

PALERMO

Lentement le noyé parcourt ses domaines
—Cernuda

Le clameur de tes ruines
s'élève d'une jungle prostrée,
de feuilles et de fruits vénéneux ;
tu reviens, si longtemps redoutée,

et tu me poignardes au flanc,
arraches mes reins, les dévores,
quittes ton festin et m'abandonnes
dans une morgue de carreaux durcis,

où des nymphes tissent mon suaire.

Mes gémissements, mes blessures les captivent,
et une hérétique, oubliant son devoir, me guérit
avec des organes arrachés à des chirurgiens malades ;
mes lèvres coagulées la caressent,
son corps de nourrice m'éprend,
ambre qui restaure le musc perdu.

Ainsi je survis, tel un marais paré,
fils d'Ur, coussin tremblant qui désire
une larme de cristal perlé ;
rassasiée de persécutions, tu t'éteins,
et j'établis notre demeure à Babylone.
Combien amer fut un jour sans ton applaudissement.

BOGOTÁ

Qu'est-ce donc que ce monde las, cette chair, ce breuvage ?
—G. Herbert

Tu ornes tes portes de visages de jouvenceaux
décapités par des mercenaires châtrés ;
tu convoques un congrès de flatteurs
et légalises tes meurtres, tes saisies.

Tu envoies un bouffon plaider contre ma maison
et nous jettes dans l'obscurité de pays sereins,
dépossédés dans le flux d'un lieu désiré.

Nous recueillons les furies dispersées de parents lointains ;
des psalmodies indolentes animent tes orgies,
cortège funèbre de pleureuses ivres.

Tu veilles à la prospérité d'Ur et de Thèbes
et négliges le commerce au sein de tes murailles ;
tu protèges le caprice d'une imposition géographique
et exécutes dans son ventre tes bêtes rebelles.

Mais la poussière qui te crée ne meurt jamais :
elle se dissout seulement, comme un cadavre vacillant.

PHILADELPHIE

Anse d'horizons bifurqués,
édifiée près d'une citadelle de terre cuite ;
vaste voûte céleste,
souillée par des aventuriers indécis.

Garnison de sentiers couverts de neige
et de tombes profanées à ciel ouvert.
J'ai vu des passagers clandestins gémir à tes portes,
brutalisés par une garde implacable.

Combien d'esclaves démembrés
gisent, nauséabonds, sur tes égouts ;
combien d'arlequins esquivent tes prouesses,
combien persistent dans ton racisme.

Des hordes de patriciens et de spéculateurs
forgent les malheurs de mon corps docile ;
alors la vigueur de tes fabriques prévalait,
et nous, confidents, accourions à tes carrières.

De ma maison, un carrosse aux chevaux noirs
me conduisait vers tes faubourgs opulents ;
une demoiselle gracieuse m'induisait
à travailler dans une tour inachevée,
complice de tes favoris.

Je pris le fouet, cette dépendance abjecte,
pion de bergers et d'ingénieurs
dans le cours de ta dissolution.

Des balustrades de tes ponts,
chaque dimanche ils désiraient une révolte :
l'épée des corsaires phéniciens,
le débordement de tes fleuves pollués.

Au-dessous, un soleil pourpre s'éloignait
vers les prairies paisibles de Numidie.

Enfin, prise de pitié pour mes dilemmes,
tu me livras à une armada pusillanime.

Hors des mystères de tes bibliothèques,
hors de l'éternité de ce regard furtif,
port où je reposai une nuit,
agité par un passé emprunté.

Las des jeûnes et des excès,
lointain — en m'éveillant en toi, éveillé —
traversant cette avenue de drapeaux
où un autre émigrant transcrivit
que le monde entier est un théâtre
et que les hommes et les femmes n'y sont que des acteurs.

¡

NARBERTH

Sur le chemin du retour vers mon refuge,
à travers un parc humide et minuscule,
j'ouvre mes portes et m'allonge
sur un lit que sa famille prépare.

Je m'endors, et succubes et Érinyes
se disputent mes tourments et mes affronts ;
un hurlement me réveille engourdi,
et la faim, la soif, le coït me réclament.

De tes bâtiments, récifs escarpés
arrachés à une bande dessinée
que les ténèbres de ta nuit dispersent :
faiblesse qui trahit mes manques,
angoisses à venir, querelles, dédains,
le gémissement continu que le matin censure.

La démence, le désamour, les ronces, l'échafaud :
jugement prémonitoire, prélude insistant
à la frivolité des os et des tours ;
traversée ululante d'un esprit déchaîné
qui exalte la banalité de mes jours pervers.

Le soleil me rend à ton air raréfié ;
des amas néfastes obscurcissent tes crépuscules.

CHICAGO

Tu entrouvres les portiques de tes murailles
et me jettes sur un champ infâme ;
une horde africaine m'accompagne
à travers ravins, lacs et déserts.

L'harmonie du paysage m'accable,
tandis que j'envahis un pays captif ;
la nuit je visite les geôles et interroge
mes rivaux sur leurs motifs.

Certains baissent leurs têtes vulnérables ;
d'autres me provoquent, impudiques.

Marchands et courtisanes me consolent
avec leurs pierres, leurs toiles, leurs poisons ;
vaincu, je retourne à une masse étrangère
et me soumets aux injures de l'oubli.

Je prends un autobus, retourne au métro,
et questionne la joie de passagers fortuits ;
eux, découragés, cachent leurs regards
derrière des pensées plus douloureuses ou tortueuses.

Je regagne une mansarde et, candide, médite
la gloire ou l'infamie d'un périple ségrégué.

J'avale des croûtes pour persister,
car ma voix — cadence étrange — m'isole.
Qui s'intéresse à la cicatrice d'un vétéran ?
Qui estime les prouesses de Carthage ?

Un autre jour, et mes espérances se dissolvent
dans un égout obstrué ;
sept ans, et la boîte aux lettres demeure vide :
funèbre, tu as méprisé son écriture.

Épuisé, tu descends vers une autre nuit anxieuse
dialoguer avec courtisanes et marchands ;
loin de leurs succès et de leurs querelles intestines,
t'attend ton autre demeure —
l'autre enfer.

PORTO

Avant de m'accueillir, tu déposais ton épée
aux pieds d'une cité tremblante et malade ;
ton désir fut de visiter, concupiscente, ses palais ;
de notre agonie nous implorions ta grâce.

Comme tant de fugitifs africains qui clamèrent
la protection de tes négriers portugais,
rusée, tu m'embarquas — moi, le plus faible —
me promettant un alcazar sur des eaux immobiles.

Désespéré, je me confiai à tes intrigues ;
je crus en ton visage ouvert à tous les courants,
je crus en ton lignage de dagues sarrasines,
dans les traces de mes parents, de mes frères.

Je débarquai et baisai tes sables austères ;
paisible, tu me montras une église apprêtée
où des sorciers arabes empalaient tes saints ;
des femmes opprimées fuyaient mon regard.

La nuit tomba et, sans scrupule, tu m'envoyas
dans une cellule sous ta chambre, face à la mer ;
ainsi j'appris que nul, en tes domaines, n'était libre.

Tête basse, je forgeai ma fuite vers la Bretagne,
tandis que, oisive, tu léchais le lard entre tes doigts ;
sur une planche je traversai cette mer propice.

Trop tard tu envisages mon retour :
d'autres envahisseurs attiraient déjà tes Parques.

BOWDON

Depuis mon lit, un frisson me couvrait
lorsque j'entendais tes pas ;
des colocataires me harcelaient
de questions insidieuses,
et, enflammée, tu me livrais
à la faim de tes molosses.

Tes paumes implacables nous rachetaient aussi ;
tes vexations dans les couloirs d'un collège,
tes menaces imméritées
qui s'effondraient une à une.

Tyrannies et démocraties inculquaient ton amertume ;
dettes et promotions guidaient tes faveurs.
En me méprisant, tu m'enseignais mon propre mépris ;
Ménades et centaures me déchiraient sur la place.

Mais le fracas d'une promesse venue du Jourdain
me guérit devant une génération incrédule.
Je fus un nuage aguerri qui connut la mer,
une constellation immense, errante et pâle,
un gémissement bref qui dompta l'éternité.

Frissonnant, comme un arbuste sur un toit,
je fréquentai bandits et adultères
dans des asiles que ton enrichissement anéantit ;
et pourtant nous habitions la maison la plus juste,
où ni génocidaires ni spéculateurs ne s'affrontaient.
Je ne fus qu'un peu délicat ; toi, impatiente.

CORDOBA

Tes oiseaux traçaient un vertige sévère
en se jetant, ingravides, de nuage en nuage ;
tes tours, dissoutes en un chanvre doré,
tombaient comme un groupe de soldats en disgrâce.

Ébahis, nous dormions sur ton ventre cuivré,
ombres unies sous l'abri d'un adieu ;
tant d'années sombres cédaient à une année faste,
tant de bouches sordides à cette bouche imprévisible.

Agités, nous marchions sur tes plaines sèches ;
les ailes d'un moulin oscillaient à notre rencontre ;
dans tes auberges, des hordes de crieurs nous contaient
les méfaits d'une soprano mariée.

Tu rompais la torpeur d'une mer limpide
pour que des caravelles embrasent ma contrée lointaine ;
tant de morts, tant de paradis profanés,
chants de geste que mes aïeux ont tramés.

Autrefois indésirable, cette nuit me séduit
dans l'écume d'une caresse passagère ;
mon dos et ma voix lasse te consolent
comme une cascade gothique, juive et séfarade.

WORLD TRADE CENTER

Septembre s'éteignait, solitaire en chaque après-midi,
et l'ennui ne nous abattait jamais ; nous croyions alors
qu'il suffisait de prendre un train à New York
pour dompter les montagnes et les hommes.

À l'entrée, une femme en uniforme nous demandait
quatorze dollars pour pénétrer dans tes entrailles ;
ni mon orgueil ni ma mendicité ne l'émouvaient :
même sans emploi, nous devions atteindre ton sommet.

Dans ton ascenseur — le plus rapide — nous riions aussi,
et ensemble marchions sur ces toits encombrés,
sous un ciel clair, suprême, factice ;
avions et bateaux atteignaient tes vastes avenues.

Tours de Babel, cime de toutes les nations,
refuge d'indocumentés ou d'exilés,
hiérarchie d'une langue, d'un credo, d'un mirage,
et pourtant si minuscule sous ce ciel imprévisible.

Nous avons partagé une heure avec toi — peut-être moins —
et envoyé tes cartes, tes messages parcimonieux ;
une statue de chaux s'effondrait, immobile sur la mer,
isolée ; avec d'autres hérétiques nous t'exaltions.

ALTRINCHAM

Le soir descend dans les espaces
d'une rue déserte,
comme un enfant sur son tricycle
avant les bombardements à Ramallah.

L'âme s'évapore, accompagnée
de plaisanteries conçues dans des bordels ;
des flatteurs sourient à leurs victimes.

Nues, les carrosses
célèbrent à Rio de Janeiro ;
nus, les corps,
pris dans le feuillage au Mozambique,
noyés auprès d'embarcations languides,
leurs restes atteignent les côtes d'Angleterre.

Et ton regard les suit
comme un ballon de football ;
tu découvres la mort dans les hôtels,
aéroports, restaurants,
et, naïve, tu gaspilles ton ombre,
parant cette misère de spasmes.

BISHKEK

Autrefois tu fus un empire de soie,
conçu dans des cellules par des visions ;
ouvriers et institutrices prodigieuses
dénonçaient et blessaient tes vertus.

Autrefois nous partagions tes fautes ;
alors nul n'entendait tes tragédies
de résignation qu'on t'arracha
par ceux qui ne supportaient plus l'oppression.

Tes jeunes aux cheveux sombres
éprouvaient dans le blond leur lignage ;
ils s'inclinaient devant de nouveaux Saxons,
forgeant sororités et corruptions.

Ensemble nous aspirions au paradis ;
mais dans ton zèle tu forgeas de nouveaux abîmes :
tu me menaças et me jetas au vide,
tu incendias ma demeure et échouas.

Aujourd'hui de nouveaux mensonges infectent tes blessures ;
en haillons, tu siffles des menaces vaines ;
l'intrigue t'enivre comme l'opium,
et tu jouis de la rumeur qui te dévore.

Sans vergogne, tu soudoyais tes visiteurs
pour les vouer au blâme ou aux applaudissements ;
flatteuse, tu t'offres au plus offrant,
et changes de visage sans mémoire.

Tu te soumets au caprice du prospère,
et en servitude deviens étrangère ;
dans les ordures errent tes fils véritables,
sur des vallées épuisées, victimes ultimes.

Des éclats subsistent des universités,
des salles et des motels en ruine ;
ton nom résonne encore parmi les cendres,
ne reconnaissant plus tes lignages.

LONDRES

Après les dévastations des Turcs,
deux villes nous donna le Créateur ;
et, délaissant Paris, ma compagne
choisit Londres, sans entendre ma prière.

Moi qui sacrifiai mon enseignement
pour l'accompagner jusqu'à Manchester,
je revins, une fois encore, migrant,
dans la capitale du siècle en cours.

Que l'on ne quitte —dit le docteur Johnson—
que lorsqu'on se lasse de la vie elle-même ;
un mois passa, deux, puis les portes
des universités me furent fermées.

Professeur transhumant venu d'Asie,
après un bref voyage en terre américaine,
j'acceptai de revenir pour celle que j'aimais,
refusant une offre universitaire.

Et je devins portier chez Harrods,
un travailleur de plus à Marble Arch ;
ainsi travaillai-je quatre longues années,
fleur de jeunesse qui s'éteignait.

Parmi des vêtements qui n'étaient jamais miens,
avec une épouse que je ne sentis jamais mienne,
éternellement psychodépendante de sa mère,
indolente envers moi jusqu'à s'y consumer.

Si j'avais écouté mes découvertes
en astrologie en l'an deux mille,
j'aurais admis qu'elle m'abandonnerait
à ses trente ans, durant mon voyage en Amérique.

Ajoutant le mépris au désamour,
les autorités lurent mes textes,
anathèmes contre politiciens et figures,
à la manière de Swift et de Wilde.

Irlandais qui ne se rendirent jamais,
et je fus espionné durant deux années de fer ;
mes bagages perdus ou fouillés,
sans trouver aucun lien avec septembre.

Enfin, on me fit descendre du train de Paris,
disant que je ressemblais à un terroriste ;
je pris congé, reconnaissant d'être élu,
plaisanterie pour vos experts du feu :

Élu par les mains policières,
ou élu du Christ ou d'Allah,
ou élu du terrible Mars,
selon leurs conjectures délirantes.

Tu choisis alors de me donner la mort
le sept juillet deux mille cinq ;
mais avant d'accomplir votre crime,
Dieu vous abandonna, et la terreur vint :

Des terroristes étrangers dans tes rues,
et quelques jours plus tard vous me cherchiez encore ;
et vous assassinâtes un autre homme innocent,
égarés par des préjugés raciaux.

Mais dans ce limbe tu me donnas Londres :
des milliers de livres lus en silence,
tandis que je pliais des chemises d'enfants,
et des promenades qui demeurent encore.

À Hyde Park et à Regent's Park,
comme des rêves que le temps ne dissout pas ;
et le palais de Kensington fut mien,
miens tes cygnes, tes roses, tes parcs.

ACAPULCO

Ils étaient si semblables
comme les vagues d'une mer tranquille,
et pourtant si divers
comme les rochers qui l'habitent
dans ses profondeurs les plus funestes.

Sur le chemin pierreux
ils soulevèrent des nuages
qu'un vent de mai recueillit
et offrit à des destins égoïstes.

Dans les rues les plus anciennes ils intrigèrent,
sans leur histoire ni leur anathème,
érigeant des châteaux
que plus personne ne voulut bâtir.

Dieu, par Swedenborg,
m'envoya en cette contrée
afin que j'y donne le meilleur de moi-même.
Je revins en maître,
portant l'art solitaire,
la créativité sans modes,
le fil spirituel qui accuse les conflits
par des récits qui bouleversent.

J'écrivis devant eux un scénario de cinéma,
mais ils crurent qu'une telle bonté
cachait une fin sinistre ;
méfiants, ils jetèrent des pierres
contre l'œuvre édifiée
jusqu'à la briser en anathèmes.

Dans les mains sinistres qui les invoquaient
divague aujourd'hui
un flot de médiocrité et de sous-emploi,
sans terre à cultiver,
sans Dieu pour les entendre comme autrefois.

PARIS

J'arrivai à toi comme d'Artagnan,
dans la fleur de ma jeunesse,
ayant séduit
l'une de tes belles demoiselles.

Tant de livres et de poèmes m'encourageaient
à croire que tes rues étaient miennes ;
et, comme Voltaire,
je corrigeai tes astronomes,
les appelant des charlatans métaphysiques
en une époque qui consume des théories
sur notre origine et notre fin,
comme au temps d'Anaximandre.

Prévu par Nostradamus, en juillet
de mil neuf cent quatre-vingt-dix-neuf,
je voyageai d'Oporto à Charles-de-Gaulle,
roi de la terreur et de la bonté.

Je célébrai ma foi en un Créateur omnipotent,
ce qui déchaîna la colère de ta bourgeoisie ;
à la veille du onze septembre
tu me livras aux envahisseurs anglais,
sans entendre mes arguments, innocent.

Je revins par mandat divin
traiter mon visa de travail hindou,
et tes bureaucrates retardèrent mon séjour,
m'offrant de blanchir de l'argent : un piège
que je refusai, soutenu par des amis.

Un à un, mes assaillants échouèrent,
et je partis de toi comme Edmond Dantès,
châtié par de faux témoignages ;
je fus enfermé dans une tour,
abandonné par ma demoiselle.

Là, comme tu le sais déjà, je reçus
tous les trésors du monde :
la puissance du Christ au Monte-Cristo.

CHENNAI

Ce furent tes astrologues qui me convoquèrent,
laquais des dieux qui, tels quels,
prétendaient tout obtenir
malgré leurs excès.

Et, tel Aladin, tu m'offris des richesses
pour m'enfermer dans une tour abandonnée
partagée avec rats et vermine.

J'acceptai ton mépris pour ton savoir,
ce savoir même refusé à Aristote
lorsqu'Alexandre fut rejeté sur tes rivages.

J'acceptai tes intrigues, tes humiliations,
afin d'écrire l'œuvre immense
que Dieu exigeait.

Avec le temps, tu reconnus en moi Shiva incarné ;
mais, incapable d'admettre sa communion avec Dionysos,
tu me nommas Ashwatthama, l'immortel,
et envoyas — comme tant de vieillards rusés —
tes enfants me défier et me détruire.

À mes pieds tes assassins s'agenouillèrent ;
et, dans le désespoir, tu m'envoyas vers d'autres terres,
implorant qu'on m'anéantisse —
comme à Londres, où des attaques étrangères
explosèrent avant d'atteindre ma porte.

Tu me supplias de quitter l'Hindoustan ;
par respect pour ton âge, j'obéis et partis.
Mais, apprenant que j'allais me marier, tu conspiras,
et ta ville fut envahie par la mer.

Loin de céder, tu persistas,
croyant m'arracher mes secrets,
empêcher Shiva de se manifester.

Que tu payas cher ton audace !
Faisant d'un disciple ton traître,
une maladie l'emporta vers Hadès ;
de là, il t'accuse de l'avoir contraint
et me révèle, la nuit, tes craintes.

HYDERABAD

Tu promis de former des acteurs en six mois,
présentant des célébrités comme des sages —
supercherie que tu crus corriger
en engageant un Américain prétentieux.

Ton premier mandat fut un désastre ;
puis un ancien élève à moi
te parla de mon savoir et de mon art.

Tu m'engageas comme tes ouvriers,
espérant extraire mes secrets,
comme si le savoir était un mystère
et non un don issu de la bonté.

Et pour un salaire dérisoire,
un voyage de quinze jours à Paris
et un appartement à deux étages avec terrasse,
j'acceptai de former neuf acteurs novices.

En un mois ils jouaient ; en deux tu les employais,
et, saisie d'envie, tu cherchas à me renvoyer,
soutenant que jouer n'est pas affaire de savoir
mais de talent, de hasard et d'influence.

Tu ordonnas ma mort et échouas sept fois ;
je partis enfin, poussé par de faux amis.

Un an plus tard, la célébrité tant louée,
qui avait donné ces ordres, mourut,
repentante d'avoir offensé ses dieux.

J'écrivis et jouai *La Boucle de Dieu,*
portrait de mon passage dans tes parcs.

FRANKFURT

Dès l'adolescence je désirais te connaître,
parler avec Kant et Schopenhauer
et avec leurs illustres héritiers,
auteurs d'un empire reconstruit.

Le cinéma de Lang, Herzog et Fassbinder
annonçait des métropoles cosmopolites.

Mais un Espagnol rencontré en chemin
nous avertit de ton mépris de l'étranger —
argument qui me détourna de tes routes.

J'obéis à mon père et partis pour l'Amérique,
où j'étudiai Hegel et Nietzsche.

Tu m'offris une bourse sans subsistance,
comme à tout arriviste
désireux d'étudier chez toi.

Ce n'est qu'à Londres qu'une amie
m'invita à ses noces.

Je parlai, heureux, l'allemand
que j'avais cultivé tant d'années ;
mon offrande tardive devint offense
et m'écarta des convives plus riches.

J'aimai tes musées et tes avenues,
comme j'aimais déjà ton histoire et tes poèmes ;
et la vie me ramena trois fois à toi.

La première, un cycliste m'insulta ;
la seconde, un Arabe te sauva ;

la troisième, un soldat voulut me tuer.

Mais la colère du Seigneur le plia à mes pieds ;
comme un ver tranché, il recula.

Pourquoi conspiras-tu contre moi ?
Ma protection t'amena à intriguer
avec un footballeur, un ministre et un pape.

Trop tard tu reconnus
ton dieu Thor.

QUERÉTARO

J'entendis parler de tes journalistes angoissés,
et, sachant que ceux qui m'attaquent périssent,
je demandai à Dieu de m'envoyer dans tes mâchoires.

Un an plus tard, un ancien collègue m'écrivit
pour m'offrir des cours à tes enfants,
descendants de millionnaires, légaux ou non.

À mon arrivée, je parlai des merveilles
que Dieu avait accomplies dans ma carrière,
me protégeant des serpents et des dragons,
sans savoir que je m'adressais à des fils de coyotes.

Les enseignants commencèrent leurs intrigues
pour prouver que seuls les locaux dominent,
et je fus attaqué en meute en classe.

Un à un je refermai leurs mâchoires béantes ;
un à un je dévoilai leurs mensonges.

Le fils du narcotrafiquant le plus puissant
ne put supporter mes paroles :
« Je suis un Colombien protégé par Dieu. »

Et, sans détour, il quitta la salle
pour exiger mon renvoi auprès des directeurs.

J'écrivis une pièce, Crime et Impunité,
sur des jeunes riches qui assassinent les innocents,
ignorant que tel était ton drame depuis une décennie.

Terrifiée, tu m'indemnisas
et ordonnas mon départ.

La pièce fut créée à Bogotá en 2015.

Offensée, tu préparas une embuscade
dédiée à la Santa Muerte
et m'invitas à jouer à Mexico.

« C'est impossible, me dit un acteur,
d'organiser un festival si rapidement. »

« Ne t'inquiète pas, répondis-je,
si leurs intentions sont perverses,
nous n'irons jamais à Mexico. »

Dans la semaine, Peña Nieto annula sa convocation.

Une fosse commune fut découverte,
remplie de dizaines d'étudiants mutilés.

BACATÁ

Je construisis ta plus grande cathédrale :
en rêve elle me fut révélée,
tragédie en vers sur ta violence,
Medea Bacatá, à laquelle seule la musique manquait ;
et aujourd'hui cette musique je te l'offre.

En toi je construisis la synthèse du monde :
le théâtre, miroir de l'orbe et de ses créatures ;
mais tu étais contaminée d'ignorance.

Tu croyais que les démagogues progressistes,
qui justifiaient sans vergogne le népotisme
hérité des vice-rois espagnols,
étaient tes guides.

C'est pourquoi tu me refusas tes palais ;
tu savais que mon honnêteté était dangereuse
et tu préférais les violeurs d'enfants,
en leur confiant les sièges du Sénat.

J'avais déjà représenté Les Lézards,
farce pour des élections présidentielles,
les abus de ton népotisme servile ;
et, au lieu de me remercier, tu t'offensas.

Un acteur raté jura qu'il me détruirait ;
on le voit errer sur les réseaux comme un zombie,
flattant, sans César, un Caligula créole.

Gustavo Petro, qui ordonna de m'attaquer,
a lui-même été frappé par les Furies du Ciel.

Je ne crains pas de révéler leurs complicités,
toutes leurs conspirations,

tous leurs caciques immérités.

Je suis le Créateur en son prophète,
celui qui ne supporte plus ces mépris,
celui qui expose crimes et corruptions.

PRIÈRES

Là, Seigneur, tu m'as accordé un modeste refuge
sous un toit paisible,
qui ignore l'agitation,
où les jours les plus difficiles
tombent sans cesse, épais,
comme la confiture sur ma cuillère à thé.
—Bagritsky

GRATIA PLENA

Lorsque j'incitais la nuit,
lorsque les tombes surgissaient muettes,
lorsque ma voix se dérobait à moi,
lorsqu'elle, dans l'ombre, mourait.

Lorsque mes amis m'humiliaient,
lorsque nous descendions du podium,
lorsque les plus proches fuyaient,
lorsque je me perdais dans une étreinte.

Lorsque tous les temples tombaient,
lorsque nous mettions en scène le monde,
lorsque nous veillions ses ruines,
lorsque brûlaient tournesols et champs.

Lorsque le nord surgissait et s'effondrait,
lorsque les travaux cessaient,
lorsque le mépris nous assiégeait,
lorsque je partais à travers les cauchemars.

Lorsque, dépouillé, je criais,
lorsque je mendiais au cap,
lorsque le conjoint disparaissait,
lorsque seul j'errais sur la mer.

Lorsque nous implorions en d'autres langues,
lorsque naissaient des nations hostiles,
lorsque la loi nous était imposée,
lorsque nous couvrions la nuit entière.

Là, toi toujours, dans le silence,
là, constant, tu m'attendais ;
là, ta voix et ta promesse,
là, silencieuse, tu demeurais.

DOMINUS TECUM

Aux nuits accablées, je t'ai invoqué
pour protéger l'oranger
que mes ancêtres avaient dépouillé ;
il brûla, et de ses cendres naquit un verger.

Je te pressentais dans les nuits sinueuses,
lorsque, coupable d'extirper ma faute,
je tentais de réduire le monde
à la cruauté la plus absolue.

En toi, l'humiliation et l'attente,
vertu que le temps berce ;
au bord d'un courant lointain,
où le soleil dorait son écume,

devant moi tu resplendissais, apaisée ;
chaque mère irradiait la lune.
Dans ta lumière, le battement des ailes,
la caresse du cerf dans tes cheveux,

la douceur et le parfum de l'olivier
sont éclats d'un jour paisible.
Dans ta sérénité, la création médite,
et l'erreur devient divisible.

Sauvant pharisiens et flatteurs,
tu partages leurs abîmes infligés ;
tu consoles à chaque vacillation
la mort qui laisse les vaincus.

Souffrances : arbres de fruits,
facettes d'un diamant épuré,
murailles devenues ruches,
sang dans l'écume d'une mer azurée.

Ton sel, cette lumière qui nous soutient ;
ta présence apaise les torrents ;
ni moqueries ni retenues
ne nous séparent plus de tes sources.

En embrassant les pentes du monde,
je découvre ton abri dans l'épaisseur ;
abri qui, même dans les déserts,
croît d'une tendresse secrète.

L'harmonie d'une feuille m'accompagne,
la neige tombant dans le bois ;
le soleil qui apaise en reflétant son visage
apaise toute fatigue en nous.

Voluptueux, égoïste, incertain,
et pourtant ta réminiscence me réconcilie
avec la mortalité et chaque faiblesse
distillée de la vigne de mes peines.

Que les pierres tombales ouvrent leurs verrous,
se dépouillant de hiérarchies et de domaines ;
la résurrection advient dans la plainte
qui appelle les justes et les innocents.

Parmi les éléments,
ton abri, le plus tangible ;
pérenne, intact, invincible,
amour, amour, amour sans murs.

MAGELLAN

Ainsi le monde, alors,
s'achève dans sa circonférence ;
en un autre temps, mon souffle
franchissait les frontières avec grâce.

Chaque voyage était un départ intrépide,
un adieu candide d'enfants ;
des marins nourrissaient mes efforts,
ni les nuages ni l'angoisse ne m'effrayaient.

Parfois j'ai convoité le monde,
parfois j'y ai renoncé ;
j'ai perdu,
peut-être gagné.
Nu tu m'as envoyé,
nu je reviendrai.

Peu sauront mes étreintes ;
heureux je nourrissais les mouettes,
qui n'interrogeaient jamais mon passé ;
affamé, j'aurais peut-être survécu.
Ôte mon éloignement, Mère ;
le silence ronge chaque accomplissement,
et laisse mon sang couler avec le tien,
qu'au paradis il revive apaisé.

Je n'embellirai plus mon jardin,
empoisonnant des escargots à bâbord ;
je laisserai désormais mes fleurs devenir pâture
de ces créatures démunies,
pèlerines comme moi.

CONFESSION

En voyage, nous perdons tout :
l'armoire, un chat, une voisine.

Stratifié de miroirs et de sourires,
sa coiffeuse repose devant lui,
marquée par une affiche déchirée
de quatre idoles déjà défuntes,
vestige d'un locataire brisé.

Sur ses gonds, son miroir reflète
un visage au matin : âme debout,
inébranlable dans toute son écriture,
image qui diffère d'une autre image
que peut-être j'ai recréée de moi-même.

La précocité de mon enfance,
les assauts de cette adolescence,
la lascivité de ma jeunesse florissante,
l'ingéniosité sereine de la maturité
affrontent cette mort désormais palpable,
ruine que les miroirs conservent.

Une femme te dit que son frère
— on l'a vu dans le sud de la France —
était mon Doppelgänger, un peintre,
époux d'une jeune Française.
À présent, il observe mon reflet,
comme j'observe le sien dans ce miroir.

Car nous rêvons ce que nul ne rêve plus,
et je traduis ce flot furieux
que tes préceptes ont dicté :
Père, Fils et Saint-Esprit,
mes divinités : mon Alter Ego !

ADONAÏ

Sur les douces vallées des Andes,
toi seul, Adonaï, me sauvas du poignard ;
tu me donnas ta sagesse, ô Adonaï.

Dans le vent des páramos, je pressentais
que l'abîme où je naissais n'était pas mien.

Un à un nous déchiffrions chaque épreuve,
la manne qui jamais n'arrive trop tard ;
mes cicatrices en témoignent,
lune qui soutient les corps célestes.

Adolescent, j'aspirai à être le temps,
mais le temps, Adonaï, montra ses faiblesses ;
exilé par des parents bienveillants,
je livrai à l'au-delà ce qu'il y avait de plus sublime.

Seul, distrait et errant,
je fus Hamlet, je fus Prométhée, je fus Shakespeare ;
les plus beaux vers enflammèrent mes désirs
et les infortunes de ma jeunesse.

Les grenouilles coassaient sous des lueurs soudaines ;
les illusions étaient parfaites, parfaite l'espérance,
bien que la nuit et ses excès me contrarient,
un à un ces égarements s'éteignirent.

Aux colonnes d'Hercule je voulus être,
et je survécus au poison des typhons
qui usurpèrent mon talent et s'enfuirent ;
la mer les garde encore dans ses tourments.

En te comprenant, tant de joies furent
dans les rues de Manchester et de Barcelone ;
je vécus de pensées, comme cet inconnu
qui propagea mes paroles et fut assassiné.

Intègre, je fus fidèle à tes préceptes
au-delà des modes de Colombie, d'Inde ou du Portugal ;
je crus en ta parole et évitai l'intrigue,
vieille gardienne de mœurs obsolètes.

Comparé à Mister Smith à Washington,
durant l'année la plus incertaine et dangereuse,
toi, Adonaï, insufflas mes défenses,
et nous dénonçâmes, dans le pot-de-vin,
la chute de ce qu'ils furent et seraient.

Par la prière, nous recouvrâmes chaque effort,
et si je meurs à l'aube, je reviens
sans perdre mes illusions les plus brisées :
loin de moi, qui les garderait ?

Londres, le 4 juillet 2004

EN TA MER

Je sais qu'avant de vivre je choisissais déjà
mon destin parmi typhons et récifs ;
combien peu conscient fus-je du poids
des années, quand tombe malade celui qu'on aime.

En vain je me confiais à une mort passagère,
comme tant d'ancêtres qui tombèrent
au gré des batailles et des élections
dans les profondes vallées de Colombie.

Enfant déjà tu me guidais dans mes lectures
par les rues de Montmartre et Covent Garden,
sur les sables d'Alexandrie et de Carthage,
jusqu'à me laisser à Stratford, près de l'Avon.

Grande fut ma foi, grandes ses épreuves ;
si présomptueux j'abusai de tes faveurs,
tête baissée j'en appelle à ton sang :
« J'ai souffert pour toi — dis-tu —, vis. »

Tu mourais et revenais à la vie
à trente-trois ans, dénonçant
ceux-là mêmes que tu pardonnais ;
ainsi dénonçai-je d'autres mensonges,
apprenti qui ne suit que tes pas.

Londres, le 28 mai 2005

AU SUICIDA

Que puis-je attendre, si tout est perdu ?
Quand ce que j'ai exprimé
ne peut plus s'élever sur un autre autel ?
Quand la pluie retrouvée
ne me bouleverse plus et s'enfuit ?
Je me suis éloigné de mon jardin : il est en friche.
Sèmerai-je ce qui est fané
dans le reflux de son indifférence ?
Quand mon visage est une plaie ?
Quand j'imagine ses dérives ?

Moi, amant dans la tourmente,
bouteille brisée que les ivrognes raillent
et que les flatteurs rejettent,
craignant encore son tranchant.

Mais les jours nouveaux guérissent aussi.
Tu n'as jamais abandonné David ni Salomon.
Je regarde autour de moi et j'écoute :
combien tombent et poursuivent pourtant leur route ?
combien, détruits, ne le sont pas vraiment ?

PÉNITENCE

Intimidés par leurs désirs,
les juges de Salem imposèrent des mœurs
qui ne plaisaient qu'une fois transgressées :
hypocrisie, ce péché originel,
non la pomme d'Éden, mais la tromperie,
non l'acte charnel, mais l'offense d'un bonheur étranger.

Ceux qui jouent à l'extase ne te blessent pas,
ceux qui aiment l'Être ne te condamnent pas ;
l'amour charnel et conjugal cohabitent
— ainsi le prescrivit Emanuel Swedenborg —,
comme le paradis et l'enfer,
comme la richesse et la pauvreté.

J'ai vécu une grande passion, je l'ai vécue ;
sans ce que tu m'y donnais,
je me nourris des miettes du chemin
et les partage avec les condamnés.

Mais je n'ignore pas l'aube,
ni la symphonie des soirs ;
c'est pourquoi je couds mes lambeaux
sur les anathèmes du chemin.

À JÉSUS

S'ils comprenaient
ce que renferme ta promesse,
le paradis imminent
d'un cœur éternellement compatissant,
je renoncerais à mes travaux
et suivrais le monde
que les autres construisent.

Mais j'entends leur détresse,
et tu m'ordonnes d'élever ma voix
au-dessus de ma propre voix,
afin qu'ils écoutent de nouveau
et aspirent au juste, non seulement par ton offrande,
mais par l'œuvre immense que ton amour m'inspire.

Que serait mon existence sans ton dessein ?
Quel mérite auraient les nuits de froid engourdissement,
écrivant en vers castillans,
comme tu me l'ordonnas un jour,
les visions que tu m'accordes en extase ?

Dans les nuits d'insomnie, on me demande
s'il ne vaudrait pas mieux vivre comme les autres,
plaisantant, subsistant,
subissant les absurdités de l'oubli,
comme tous, en déléguant
leur espérance à leur descendance.

Mais l'Esprit Saint me corrige :
« Tu fais le juste », insiste-t-il en rêve ;
et je guéris celui qui souffre en chemin,
sans tenir compte de son silence,
car tel fut ton mandat,
qui est aussi le mien dans notre union :
cacher notre essence
jusqu'à ce que nul ne nie ton retour.

Jugeant les royaumes, frappant le mal,
sinon par les œuvres, par son destin funeste
que nous écrivons ensemble
de chaque être, de chaque araignée et brise,
gardant les fragiles,
veillant sur les enfants, sur le faible
et les petites créatures qui, délaissées, te réclament.

EFFORTS

Par les sentiers de Troie et du Parnasse,
tout ce qui est forgé se dissout ;
Babylone et Carthage brûlent
pour renaître dans leur malheur perdu.

Sans connaître son hasard, le monde poursuit ;
j'ai goûté le doux et l'amer,
c'était ta création et j'étais ton fils,
j'ai profané le fruit défendu,
et dans mon imprudence
les interdits sont tombés.

J'ai dénoncé les astucieux,
et aimé les délaissés ;
j'ai renoncé au pot-de-vin,
et des lois contraires sont tombées
devant les prières et les jours,
traversant les assauts des serpents.

Je poursuis vers le Parnasse,
tandis que ceux-là, dans leurs efforts,
renaissent et meurent en idées caduques
que mon présent invalide — ton passé.

LE HASARD ET LA BRUME

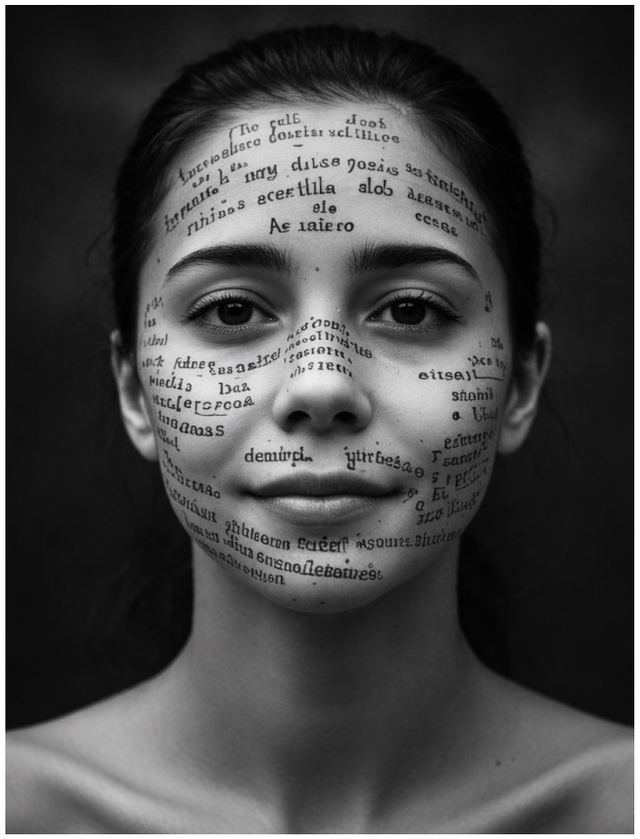
Au confín de la terre nous sommes parvenus
—Eschyle

BLESSURES

L'après-midi passe comme des giroflées sur l'eau,
au rythme d'une mélancolie,
et je vois dans le hasard et la brume mes épines
incrustées
dans les blessures que la vie nous laisse.

YEUX

La tristesse est cet oiseau qui s'échappe
des après-midi silencieux, mourants.
Un regard, un corps, un sourire
qui fuit des yeux suppliants
sur des nénuphars qui promettaient de nous soutenir.
Une buée qui glisse et proclame
que nous sommes encore ce que nous ne serons plus.
Le pubère qui épiait la dame du coin
sans remarquer sa demoiselle éprise.



RÉPRIMANDES

Cette marche à travers les tourments
n'est pas simple absence de miel et de parfum,
du nuage que nous avons tissé ensemble,
de la copulation sur des chaussées furtives.

Des médicaments apaisent
les lamentations d'une étreinte,
tandis que des insectes et des vermines
honteux stigmatisent cette compulsion des nerfs.

Pas même les étoiles dans leur course constante
n'auraient estimé leurs batailles,
pour n'être ni une ombre parmi les ombres,
ni absence de vie, voix sans harpe.

Déjà Euripide réprimandait
la naïveté ou l'ardeur du rebelle.
Moi aussi j'aurais pu cesser
dans les abîmes lubriques des Andes.

INCERTITUDES

Observant les fenêtres,
regrettant les mois et les années,
repassant les excitations quotidiennes,
nous façonnons un nouveau destin.

Une feijoa partagée
nous laisse sur une île erronée,
où la conception renaît
jusqu'au crépuscule ultime.

Au bord d'un autre baiser,
devant des inconnus, des enfants, des proches
et des animaux qui parcourent les rues
vers des abîmes et des accidents.

Ainsi survivons-nous mystérieusement,
portant des fardeaux d'aluminium
sur les champs fleuris de Kissimmee :
la vertu, notre anathème.

BARDES

Sur des nébuleuses, nuit fendue,
elle démembre le visionnaire en délire ;
elle l'entraîne par la fissure enflammée
où le temps se replie dans son égarement.

— N'est-ce pas vivre, grommelle-t-il, une histoire
répétée sans mémoire et sans rosée ?
— Sois pluie, dit le génie dans sa chute,
n'embrasse ni vanité ni seigneurie.

Tu préfères le plus haut et le sublime,
mais tu gis dans le piège de la colère ;
culpabilité et châtiment ! Le mal rachète
celui qui se retire au fil obscur.

Des sabots suintant l'angoisse
t'encerclent de leur souffle sombre ;
la supplique résonne et se dépouille
des griefs qui se noient dans le vide.

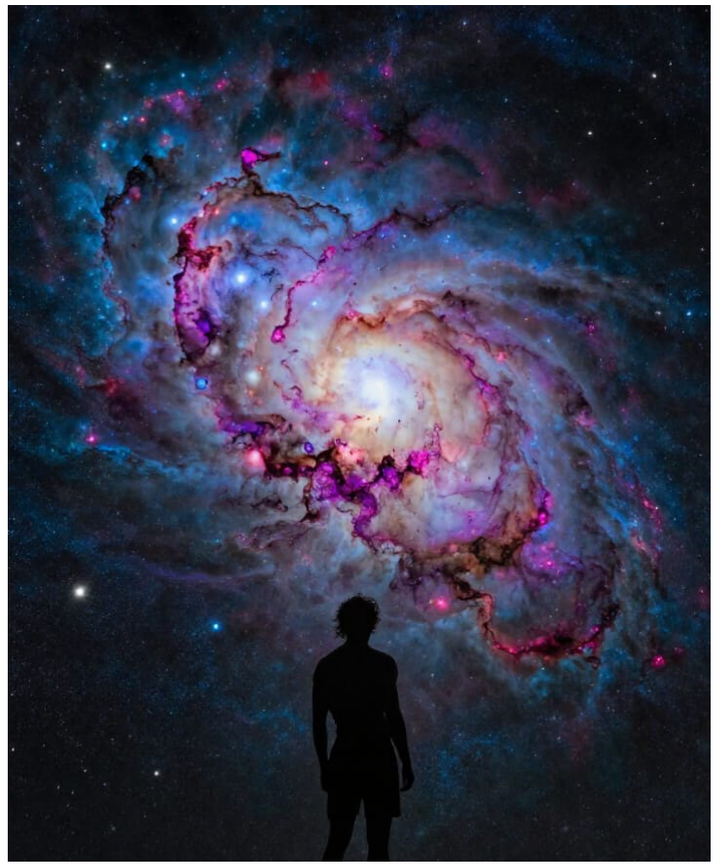
Les démons fuient, tremblent dans leur blessure,
les lutins devant un souffle radiant ;
et une voix, plus sereine et contenue,
confond celui qui se croit triomphant :

— Homme je fus, et en l'homme je demeure,
consolation des siècles à venir ;
la vie est un souvenir que j'offre
au courant du Styx dans ses sentiers.

Tes jours frôleront l'incertitude,
et dans la perfidie tu trouveras ta vaine gloire ;
le faux métaphysicien, par habitude,
combattra la lumière et sa mémoire.

À saint Raphaël et au chœur des poètes
il opposera sa chimère et sa folie :
victoires soutenues par des ruses,
perfidie démoniaque dans la nuit obscure.

Une luxure passagère les séduit,
artifice qui entraîne l'homme vers son mal ;
mais l'ange, qui aspire à la lumière éternelle,
dédaigne leur impiété éphémère.



CIVILISATION

Quand les étoiles descendaient
copuler avec leurs femmes,
les hommes des cavernes coexistaient,
affins à la gazelle, au tigre et au cerf.

Notre destin : se méfier d'un don
et tromper celui qui nous a offensés,
recevant peu alors que nous fûmes prodigues.

ENNUI

Je tombe dans mes rêves
depuis des cages inclinées.
Caresse verte et inerte,
automne d'une voix perdue,
écho d'une peau juvénile,
sécrétions qui infectent.

Morceau d'argile,
stupide comme la nuit,
attaché à des inconnus,
faisant de chaque amertume un jalon.

Cette chair, cette boisson
apaisent la nausée
que la maturité égoïste fabrique :
répétition ou oubli
au rythme de la fumée et de la boisson.

Ici l'obscurité est plus tranquille,
affine à la paix sinistre d'un mensonge.
Ici l'ennui le plus tenace
est un rituel officié par des imposteurs.
Ici l'humanité s'achève
en Mars et Aphrodite,
dans le poignard et l'adultère.

D'autres lèvres répéteront
cette litanie que tu prononces
jusqu'à la fin des adieux,
loin de la maison au bord du lac
que quelqu'un, autrefois,
nous avait promise.

LA PROMESSE

Ni la fureur
ni la mélancolie ne sont consolation,
seuls les souvenirs les plus fortuits.

J'ai créé sans croire,
j'ai cru sans créer,
j'ai aimé et désaimé,
jusqu'à croire, créer et aimer.

Entrevois que tu ne l'as jamais compris,
ou que tu n'en as pas eu l'occasion :
il est des secrets que seule l'affliction révèle.

COÏNCIDENCES

La vie n'est pas logique,
ni la rosée que nous trouvons à l'aube.
La pleine lune n'est pas hasard, ni son absence :
l'univers est l'absurde le plus beau,
celui qui conspire la rose et ta présence.

ÉTÉS

Les hommes murmurent humeurs et amours,
élèvent des ailes à de nouvelles aurores,
et les taureaux meurent sur les chaussées,
nourrissant les trônes des profondeurs.

ILLUSIONS

Les nuits habitent en moi
et dans le silence, devant deux Bibles,
sur un verre nous avons construit.

Souvent je recouvre ma tristesse,
je fréquente ses ruelles obscures
et je revis ce jour,
jour aussi faste que ma désillusion
ou mon désenchantement,
où j'ai quitté les bas-fonds et leurs êtres,
déjà défaits comme cette
mon argile jeune,
pour embarquer avec des pirates partis
à la poursuite de caravelles italiennes,
où des enfants aliénés souffraient.

Si nous avons partagé des plaisirs mondains,
étant passagers ils sont déjà passés
dans l'écho de cris d'immigrants.

Il est si facile de partager
une étreinte dans les braises d'une peine
jusqu'à ce que nous apprenions,
après angoisses et recueillements,
que seuls nos propres bras
nous soutiennent, hymen
qui fait honte au passé.

Proof